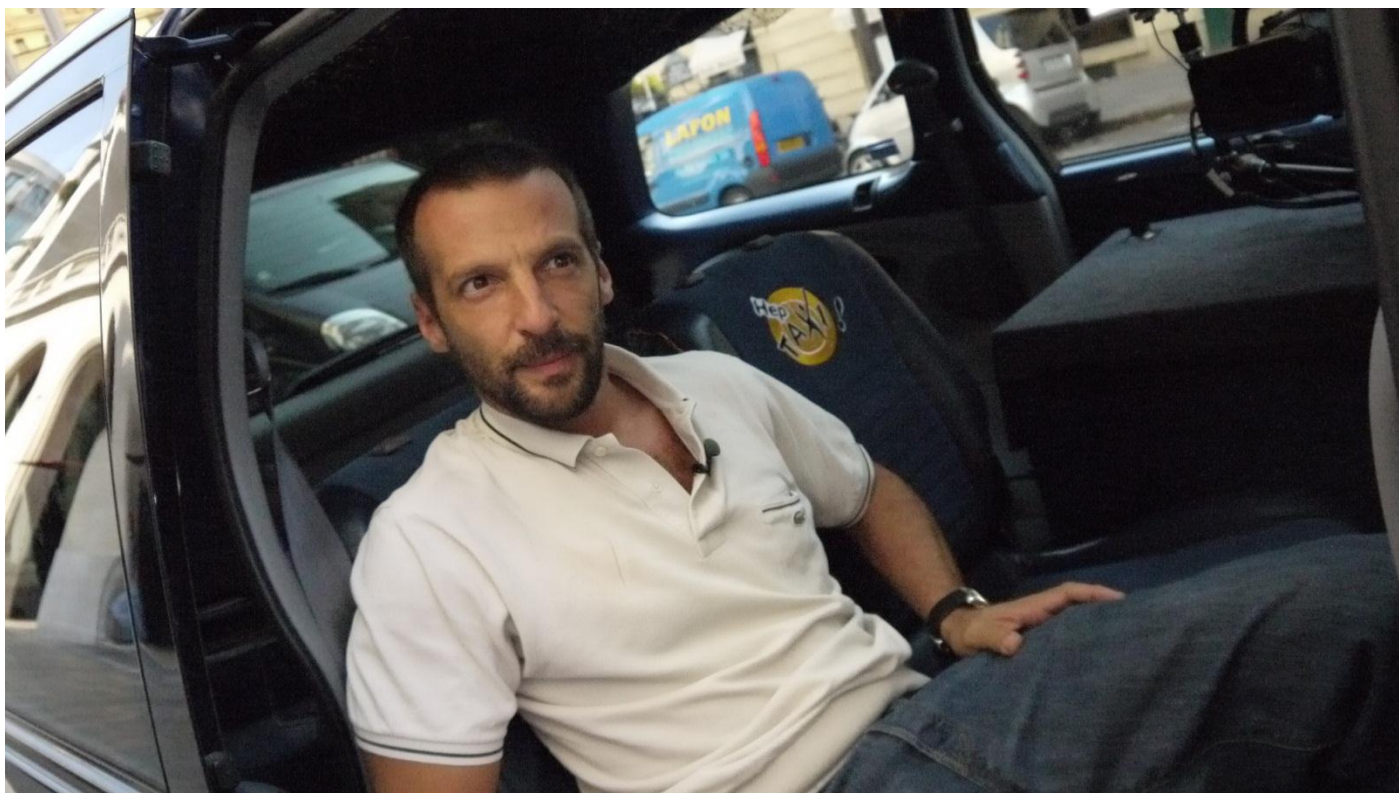




Mathieu Kassovitz dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale
Une émission diffusée le dimanche 23 septembre à 22h45 sur la Deux



Les réalisateurs donnent leur meilleur dans les trois premiers films !

MATHIEU KASSOVITZ : Bonjour.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

MATHIEU KASSOVITZ : Ecoutez, j'ai une heure à tuer donc roulez chauffeur !

JÉRÔME COLIN : Tuons-la. Je suis content de vous avoir là. Vraiment.

MATHIEU KASSOVITZ : C'est bien. Vous arrivez de Belgique directement ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

MATHIEU KASSOVITZ : Il est pas mal votre taxi.

JÉRÔME COLIN : Il vous plait ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui. Caméras de sécurité ?

JÉRÔME COLIN : Comment ?

MATHIEU KASSOVITZ : C'est une caméra de sécurité ?

JÉRÔME COLIN : Oui... quelques-unes.

MATHIEU KASSOVITZ : Alors, comment vous trouvez Paris ?

JÉRÔME COLIN : Je vais me débrouiller.



Regardez la rediffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

MATHIEU KASSOVITZ : Ah oui ?

JÉRÔME COLIN : Vous m'aidez ? Vous êtes né ici ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Alors vous m'aidez.

MATHIEU KASSOVITZ : Né et élevé à Paris.

JÉRÔME COLIN : Mais maintenant vous n'habitez plus là.

MATHIEU KASSOVITZ : Si, j'habite à Paris. Tiens, c'est là qu'on a tourné « La haine ».

JÉRÔME COLIN : Où ça ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ici, juste là. On a tourné une scène de «La Haine », quand ils rentrent, quand ils essaient de rentrer chez Astérix. Et là on a tourné quand ils marchent dans la rue et qu'ils tombent sur des flics et que Saïd dit ah y'en a même un qui m'a dit bonjour monsieur.

JÉRÔME COLIN : Ça vous reste ce film ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben ça me reste... évidemment que ça me reste. C'est un film qui a marqué donc j'ai eu de la chance de faire un film culte, un peu partout dans le monde, j'en profite.

JÉRÔME COLIN : Vous en profitez comment ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben j'apprécie.

JÉRÔME COLIN : C'est ça oui.

MATHIEU KASSOVITZ : Il vaut mieux ça que l'inverse. A faire des films dont personne ne se souvient quoi.

JÉRÔME COLIN : vous aviez quel âge ?

MATHIEU KASSOVITZ : J'avais 25 ans.

JÉRÔME COLIN : Quand vous avez fait « La haine » ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'à un moment ça fait flipper de se dire qu'on a peut-être donné le meilleur de soi-même si tôt ?

MATHIEU KASSOVITZ : Je pense, d'une manière générale, que les réalisateurs et les artistes en général, mais les réalisateurs surtout, font leur meilleur travail dans les trois premiers films. Le premier film on a tellement d'inspiration, on a tellement envie qu'on part dans une aventure qu'on ne maîtrise pas beaucoup et on donne beaucoup dedans, mais il y a beaucoup d'erreurs...

JÉRÔME COLIN : C'était « Métisse ».

MATHIEU KASSOVITZ : Pour moi c'était « Métisse », oui. Et puis ben quand on a la chance de faire un premier film, évidemment... qu'il marche ou qu'il ne marche pas, on peut encore arriver à en faire un deuxième, même si le premier ne marche pas on peut quand même être sur une lancée, on peut en faire un deuxième. Le deuxième est un peu plus maîtrisé, il y a aussi beaucoup de choses, on y met énormément d'inspiration, énormément d'énergie, et si on n'arrive pas à faire ce qu'on a à faire avec ces deux premiers films, si on n'arrive pas à rencontrer le succès dans les deux premiers films après ça devient plus difficile mais si on arrive à trouver le succès dans les deux premiers films après on fait un troisième et généralement au troisième c'est pour concrétiser ce qu'on a commencé à construire sur les deux premiers et si là on rencontre le succès après on rentre dans un autre domaine et là on devient professionnel. Ce n'est plus la même inspiration, ce n'est plus la même urgence, ce n'est plus la même énergie et pour pouvoir être toujours aussi inspiré et toujours aussi bon il faut être vraiment très motivé et avoir une inspiration qu'il faut aller chercher au-delà de l'urgence et de la demande du début.

JÉRÔME COLIN : Et pourquoi à votre avis quand on devient professionnel on est moins...

MATHIEU KASSOVITZ : Je peux prendre un bonbon ?

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez tout prendre, tout est facturé. Pourquoi quand on devient un professionnel on est moins dans la nécessité absolue ?

MATHIEU KASSOVITZ : Parce qu'on a de l'argent, on a une reconnaissance. Tout le monde te dis « ah on va t'attendre au tournant ». Donc c'est plus difficile de... on est moins naïf, on est moins naïf tout simplement.



JÉRÔME COLIN : Mais à un moment vous avez flippé ? Vous vous êtes posé cette question ? A 25 ans j'ai peut-être fait l'œuvre de ma vie ? Est-ce que ça vous a fait flipper ? J'ai donné ce qu'il y avait peut-être de meilleur ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non quand j'avais 25 non, aujourd'hui oui.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

MATHIEU KASSOVITZ : Non, je pense ça. Je pense que, par exemple Scorsese, les trois premiers films, c'est les trois meilleurs. Coppola même chose. Lucas...

JÉRÔME COLIN : Vous pensez qu'aujourd'hui vous êtes incapable de reproduire un truc aussi urgent, important...

MATHIEU KASSOVITZ : Ben arriver à se remettre en danger constamment pour aller chercher de l'inspiration et se lancer dans une aventure sans filet, c'est dur de le faire quand... c'est impossible. Quand on dit je veux, je veux prendre des risques, je veux y aller sans filet c'est difficile ...

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

MATHIEU KASSOVITZ : Parce qu'à partir du moment où on est un professionnel déjà l'équipe technique est différente, on a des exigences qui sont différentes...

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez dire « je m'en fous de cette équipe technique, je peux travailler avec l'équipe technique avec laquelle je travaillais à l'époque ». J'ai une reconnaissance donc je peux me mettre en danger.

MATHIEU KASSOVITZ : Mais l'équipe technique de l'époque elle a grandi aussi avec toi et elle est devenue une équipe professionnelle. J'ai eu typiquement ce cas de figure quand j'ai fait « Assassin(s) », j'ai fait « Assassin(s) » avec l'équipe de « La haine » et j'ai eu beaucoup de problèmes avec l'équipe parce qu'ils sont arrivés sur le tournage en disant « c'est nous qui avons fait La Haine, il ne peut rien nous arriver ». Et comme ce n'était pas du tout le même film que « La haine » et qu'on était dans une autre expérience, ils n'ont pas compris ce que je faisais, ils ont eu du mal à rentrer dans ce nouvel univers. Ils pensaient qu'on allait faire un film plus proche. Et après « La haine » je n'ai plus retravaillé avec les mêmes personnes du tout, je suis passé à d'autres équipes parce que je me suis rendu compte que tu t'installes dans une espèce d'embourgeoisement et à partir de là tu n'es plus aussi pointu et plus aussi en risque qu'avant tout simplement.

La valeur n'attend pas le nombre des entrées

JÉRÔME COLIN : Vous avez quel âge aujourd'hui ?

MATHIEU KASSOVITZ : Quoi ?

JÉRÔME COLIN : Vous avez quel âge ?

MATHIEU KASSOVITZ : J'ai 20 ans de plus.

JÉRÔME COLIN : 45. Est-ce que des fois vous vous endormez en vous disant « je suis fini ».

MATHIEU KASSOVITZ : Non !

JÉRÔME COLIN : Ce qui serait un tort mais est-ce que ça arrive ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non pas « je suis fini », mais « j'en ai marre ».

JÉRÔME COLIN : De ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben d'avoir à dealer avec les conneries du cinéma, tout ce qu'il y a autour, toute la politique, et puis encore une fois on rentre dans un establishment donc on fait partie de l'establishment, moi je mets beaucoup d'énergie à me battre contre ça et donc j'essaie de ne pas en faire partie, mais malgré tout après, au bout d'un moment les gens ne comprennent pas non plus pourquoi tu ne veux pas en faire partie puisque tout le monde veut rentrer là-dedans, qu'est-ce qu'il se passe quand tu y es et que tout d'un coup tu dis non. Mais tu rentres dans un truc, simplement c'est de l'embourgeoisement tout simplement. C'est normal.

JÉRÔME COLIN : Et quand on est une personne embourgeoisée on ne fait pas « L'ordre et la morale »...

MATHIEU KASSOVITZ : Non mais...

JÉRÔME COLIN : Donc ce n'est pas nécessairement votre cas.



MATHIEU KASSOVITZ : Ce n'est pas que ce soit mon cas ou pas, c'est que c'est un système logique donc soit on se bat contre ça, soit on reste dedans. Moi je me suis toujours battu contre ça donc « L'ordre et la morale » est le résultat de cette bagarre, cette lutte à essayer de ne pas être trop dans les rails.

JÉRÔME COLIN : Résultat on peut appeler ça un échec ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non ! J'adore. C'est un film génial.

JÉRÔME COLIN : J'aime beaucoup. Mais qui n'a pas été vu comme d'autres films.

MATHIEU KASSOVITZ : Non. Mais que les gens y aillent ou pas c'est difficile de... on ne fait pas ce genre de film déjà pour faire un succès commercial. Si ça marche, tant mieux mais si ça ne marche pas c'est dommage, c'est chiant pour les financiers, moi je m'en fous parce que j'ai un film...

JÉRÔME COLIN : Dont vous êtes fier.

MATHIEU KASSOVITZ : Dont je suis fier. Et qui je pense est pérenne. C'est-à-dire que c'est un film qui même s'il est passé à côté d'un public maintenant va être vu avec les années. Dans deux ans il y a des élections très importantes pour l'indépendance de la Kanaky donc le film va redevenir... et puis ce n'est pas un film déboulonnable. C'est-à-dire que des films comme ça ils resteront et à partir de là le public le verra, petit à petit. Ce n'est pas obligé de faire un grand succès commercial, un gros succès en salle. Encore une fois c'est dommage pour les producteurs et les investisseurs, pas forcément parce qu'ils ont perdu de l'argent, parce qu'ils sont dans des sociétés et que c'est leur métier mais parce que les prochains réalisateurs qui vont vouloir faire ce genre de sujet n'auront pas de budget, tout simplement. Ils vont aller voir les investisseurs, ils vont leur dire vous savez on a eu une très mauvaise expérience sur « L'ordre et la morale » donc on ne peut pas se relancer là-dedans. C'est ça le problème. Sinon le reste non, vous savez l'échec il est de ne pas réussir son film, et de ne pas être fier de son film, et il y a beaucoup de films qui font des grands succès de salle et qui sont des très mauvais films faits par des très mauvais réalisateurs, qui le savent en plus. Donc ce n'est pas vraiment.... Moi mon premier film, sur « Métisse », à la fin du générique il était marqué « la valeur n'attend pas le nombre des entrées ». C'était un peu la philosophie que je me suis fixée avec mon premier film. Donc voilà, moi je ne suis pas du tout à la recherche d'un succès public, c'est peut-être même un problème.

JÉRÔME COLIN : Comment ?

MATHIEU KASSOVITZ : C'est peut-être même un problème parce que c'est ce dont on a besoin les gens en général. Les films ont besoin de marcher.

JÉRÔME COLIN : Oui. D'ailleurs on ne fait plus que des films capables de marcher. A 90 %.

MATHIEU KASSOVITZ : Ben c'est le problème. Moi je me bats un petit peu, j'essaie de trouver les bons partenaires pour arriver à faire des films qui ne sont pas des films forcément à haute valeur commerciale. Mais qui sont des films à haute valeur cinématographique. Moi je respecte énormément ce métier, je respecte énormément cet art, je ne me considère pas comme un artiste mais comme un des techniciens parce qu'on travaille... un bon film c'est 100 personnes qui sont bonnes, c'est 100 talents mélangés entre les acteurs, les techniciens, la post-prod et puis les accidents... ce n'est jamais maîtrisé un film. Mais par contre il y a une façon de faire, il y a une éthique de fabrication, il y a un art de la fabrication, même si maintenant on est passé à l'art du digital et que les choses sont un petit peu différentes, ce qui est intéressant dans le cinéma c'est les problèmes, la contrainte. S'il n'y a pas de contrainte il n'y a pas vraiment de plaisir parce que ce qui est intéressant c'est de ne pas avoir assez d'argent, c'est de ne pas avoir assez de moyens, c'est que le jour où il doit faire beau il pleut, on doit trouver une autre solution...

JÉRÔME COLIN : Ça vous excite encore ça ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ah ben c'est le seul truc qui est excitant. Mais les meilleurs films sont comme ça, les films dont vous vous souvenez, avec les scènes mythiques sont souvent des accidents. Souvent.





Les seules études de cinéma à faire c'est d'aller au cinéma !

JÉRÔME COLIN : C'est quoi votre film préféré de cinoche de tous les temps ?

MATHIEU KASSOVITZ : J'en ai des centaines. Je n'ai pas une liste de dix meilleurs films...

JÉRÔME COLIN : Et dans ce que vous avez tourné, est-ce qu'il y a eu des moments où vous vous êtes dit « voilà, ça, ça valait le coup ».

MATHIEU KASSOVITZ : Ça valait le coup ?

JÉRÔME COLIN : Oui, ce que vous avez tourné de plus important, pour vous c'est quoi ? Quelles scènes, quels moments ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ce n'est pas vraiment...

JÉRÔME COLIN : Là je touche à ce que je veux.

MATHIEU KASSOVITZ : Quoi ?

JÉRÔME COLIN : Là je touche exactement à ce que je veux.

MATHIEU KASSOVITZ : Non, tu ne peux pas dire ça. Tu peux avoir une sensation sur le tournage de satisfaction, te dire tiens ça a marché, mais le problème c'est que le plan que tu as réussi à faire marcher là est-ce qu'il va bien s'intégrer dans la scène... est-ce que le rythme est bon... Donc parfois tu fais des supers plans et t'es obligé de les couper au montage parce qu'ils ne s'intègrent pas dans le film. Donc t'es obligé de couper... tu fais un plan de deux minutes, t'as vraiment travaillé comme une bête pour ne pas pouvoir couper ton plan et puis tu ne peux pas l'utiliser tout dans sa longueur parce que le rythme n'est pas bon donc c'est une mécanique... c'est super intéressant, en plus d'être un art c'est une espèce de sciences sans formules.

JÉRÔME COLIN : Que vous n'avez pas étudié.

MATHIEU KASSOVITZ : Comment ça ?

JÉRÔME COLIN : Le cinéma, vous avez fait une école de cinéma ?

MATHIEU KASSOVITZ : En salle, non. La seule étude de cinéma qu'il y a à faire c'est d'aller au cinéma. Les écoles de cinéma, c'est bon pour les techniciens. Je veux dire, la seule école de cinéma qui est intéressante c'est pour les chefs op, apprendre la lumière et la technique. Et encore maintenant comme on est passé aux caméras digitales et qu'on peut voir directement le résultat sur le plateau, ce n'est pas la même chose qu'à l'époque où on tournait en pellicule



Regardez la rediffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

et le chef opérateur devait faire une extrapolation de ce qu'on voyait à l'écran... de ce qu'on voyait sur le tournage et de ce qui allait se passer à l'écran. La chimie de la pellicule... Ça c'était encore un art. Maintenant on est dans le digital donc c'est encore un autre truc. Donc, je pense que les écoles sont intéressantes pour les gens qui n'ont aucun moyen de rentrer dans ce milieu et qui ont besoin de faire des contacts. Voilà. Moi j'ai la chance de faire partie d'une famille de cinéma donc je n'ai pas eu besoin de faire une école.

JÉRÔME COLIN : Votre papa...

MATHIEU KASSOVITZ : Mon père, ma mère était monteuse, mon père était réalisateur donc j'étais sur les tournages tous les jours. Quand j'étais petit ma mère travaillait tard le soir donc après l'école j'allais la retrouver dans les salles de montage et j'ai passé ma jeunesse dans la pellicule. Enfin quand je dis ma jeunesse dans la pellicule c'est que quand j'étais petit j'étais dans les bacs de pellicule, avec la pellicule qui débordait et je me cachais à l'intérieur.

JÉRÔME COLIN : Ça fait des vocations.

MATHIEU KASSOVITZ : Ben, je le dis toujours hein, si mes parents avaient été pâtisseries, si ça avait été des bons pâtisseries, s'ils avaient l'amour de leur métier, ils m'auraient forcément transmis l'amour de leur art. Donc après j'aurais été évidemment, en reconnaissance de leur mémoire et de leur travail, j'aurais été très pointilleux sur la qualité des ingrédients qu'on utilise pour faire une pâtisserie. Le voisin fait la même pâtisserie mais elle n'est pas faite avec le même amour. Mais la personne qui la consomme ne sentira peut-être pas la différence ou alors il faut qu'il ait une habitude et qu'il sente la petite pointe de cannelle, la petite différence sur le nappage, c'est ça qui fait les grands... c'est ça qui fait les Guides Michelin.

JÉRÔME COLIN : C'est ça oui.

MATHIEU KASSOVITZ : Donc il y a ça aussi au cinéma sauf qu'on n'est pas critiqué de la même façon, parce que le public, surtout aujourd'hui le cinéma c'est de la grande consommation, ce sont des produits commerciaux, un véritable produit commercial. C'est à nous en tant que réalisateur d'arriver à en faire de l'art, entre guillemets, et encore l'art il est dans l'œil du spectateur et pas de son voisin.

JÉRÔME COLIN : Avec la métaphore boulangère vous êtes en train dire... est-ce que vous pensez bien aimer plus ce métier que la plupart de vos collègues ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ah non, ce n'est pas ça ! Je ne sais pas eux à quel point ils aiment ce métier-là mais je sais que j'ai une vraie passion pour ce métier et que j'ai une passion pour la caméra. J'ai été éduqué dans les années 80, j'avais 13 ans dans les années 80 et si on voulait voir des bons films il fallait aller au cinéma américain mais pas le cinéma français. Le cinéma français des années 80 c'était des mauvais Belmondo, c'était vraiment des films de série B, donc j'ai été éduqué au cinéma, au grand cinéma, avec les Coppola, avec les Spielberg, les Scorsese, tous ces gens-là plus le passif du cinéma français des années 50, des années 60, le cinéma américain des années 50, 60 aussi, mais j'ai été vraiment éduqué au grand cinéma. En tant que spectateur, j'aime des petits films, j'aime des grands films mais mon père m'a toujours dit, m'a toujours appris, quand on regarde... il m'a montré « Les dents de la mer » quand j'avais 12 ans, on a regardé ça, on était un des rares à avoir un VHS quand j'étais petit, parce que mon père en avait besoin pour enregistrer ses films, ses séries télé, et il m'a montré « Les dents de la mer ». Donc j'avais 12 ans, il m'a montré « Les dents de la mer », j'ai regardé le film et j'ai eu très peur. Après il m'a dit : regarde le encore et essaie d'analyser pourquoi tu as peur. Et c'est là que tu te rends compte que d'un coup il n'y a pas de monstre, il n'y a pas... le requin on ne le voit pas. Donc on est dans la suggestion. Donc on est dans l'utilisation de la caméra. L'utilisation de l'histoire. Puis après on apprend que le requin il devait marcher. Spielberg voulait filmer le requin, mais le requin n'a pas marché, donc il a été obligé de trouver des solutions sur le plateau, de renverser complètement son plan de travail, d'imaginer le film d'une manière différente, et c'est devenu un classique. C'est encore la preuve que ces accidents-là font des bonnes choses, parce qu'elles te mettent en danger et ça là où le talent ressort ou alors il ne ressort pas. S'il n'y a pas de talent tu plombes ton film mais si tu as un minimum de talent tu vas en faire un meilleur. Donc voilà, c'est ma culture, la caméra c'est vraiment la culture. Puis il y avait un art, il y avait vraiment un art. Avant le digital il y avait vraiment un art... c'est tout con mais tu peux faire une scène magnifique, les perchmans à l'époque c'était des gens incroyables.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

MATHIEU KASSOVITZ : Le mec du son là, il va être content. C'était des gens incroyables parce que, donc le perchman c'est celui qui prend le son, il doit être très précis parce qu'il doit avoir le micro vraiment dirigé vers les gens, donc quand quelqu'un parle ici et quelqu'un parle ici, le perchman fait aller son micro de là à là, comme ça, et son micro avec sa perche qui peut être très longue est quelque centimètre au-dessus du cadre, au-dessus de l'image, mais si la caméra monte un petit peu ou si la perche tombe un petit peu, elle rentre dans le cadre, et le plan est foutu. En tout cas à l'époque. Maintenant on peut l'effacer. Mais à l'époque c'était foutu. Donc on pouvait faire des scènes absolument géniales avec un comédien qui donne tout ce qu'il a et au pire moment il y a la perche qui apparaît pendant ½ seconde et ton plan tu dois le jeter à la poubelle, tu ne peux rien faire. On pouvait zoomer à l'intérieur de l'image à 10% à l'époque, gâcher un petit peu la qualité mais c'est tout ce qu'on pouvait faire. Donc, les contraintes étaient énormes, et donnaient du plaisir. Parce que quand on se retrouve dans une situation comme ça... ou alors tu fais un truc... à l'époque on n'avait pas de moniteur sur le plateau, tu avais ta caméra il n'y avait qu'une personne qui voyait ce qu'il filmait c'était le caméraman. Toi tu étais à côté, tu te mettais le plus possible dans l'angle de la caméra, dans l'axe et tu essayais d'imaginer ce qu'elle voyait. Tu savais quel objectif elle avait donc tu essayais d'imaginer mais tu ne pouvais pas revoir, le seul moyen de revoir c'était d'envoyer la pellicule au laboratoire, développer et ensuite aller dans une salle, regarder le plan...

JÉRÔME COLIN : Vous, vos films, vous les tournez comment maintenant.

MATHIEU KASSOVITZ : Ben maintenant je tourne en digital.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

MATHIEU KASSOVITZ : Parce que la pellicule n'existe plus et que le digital est arrivé à un certain niveau... A partir du moment où on fait de la projection digitale, toutes les salles sont équipées maintenant en digital en projection, quoi qu'il se passe tu perds ta pellicule. Même si tu filmes en pellicule la vraie matière pellicule elle existe à la projection, c'est là que c'est vraiment de l'analogique. Si tu fais de la projection digitale ça ne sert vraiment plus à rien de faire de la prise de vue pellicule.

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas fait d'études de cinéma, vous faites un cours de cinéma.

MATHIEU KASSOVITZ : Hein ?

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas fait d'études de cinéma mais vous faites un cours de cinéma.

MATHIEU KASSOVITZ : Parce que je connais mon truc, ce n'est pas très difficile mais ça fait 20 ans que... enfin ça fait 40 ans que je suis là-dedans... Et puis surtout j'ai eu la chance de vivre l'époque avant le digital qui vraiment a changé tout. Si à l'époque tu voulais 500 figurants, et bien il fallait 500 personnes sur le plateau. Aujourd'hui tu veux 500 figurants, tu en fais venir 40 et puis tu les multiplies. Donc c'est une énergie différente. Maintenant quand tu vois une cascade au cinéma, tu ne sais pas si c'est du vrai ou du faux, l'adrénaline elle ne prend pas de la même façon. A l'époque quand tu voyais une voiture passer à un centimètre d'un mur, et bien c'était une voiture qui passait à un centimètre d'un mur, c'était du vrai. Donc les cascades, tous ces trucs-là... « Mad Max » ne pourrait plus exister aujourd'hui. L'intérêt de « Mad Max » c'est que c'était dangereux. Et c'est pour ça que le film est absolument gigantesque. Parce qu'on le ressent, on est vraiment avec eux. Aujourd'hui tu vois les films, les « Fast and furious », tout ça, toutes les cascades sont en digital. Et à chaque fois ça passe à un centimètre des camions qui se retournent, qui sautent au-dessus des trucs, qui passent à un centimètre de l'acteur, bon ben ok d'accord, c'est du digital, on s'en fout.

JÉRÔME COLIN : Oui.

C'est les machinos qui font les films

JÉRÔME COLIN : Et vous c'était le cinéma à tout prix ? Parce que vous êtes acteur, auteur, réalisateur, c'était n'importe quoi dans ce métier ? Parce que tout vous plaît ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non, moi j'ai fait beaucoup de métier dans le cinéma. J'ai été assistant, j'ai été stagiaire pendant très longtemps, j'étais un très bon stagiaire, parce que j'étais un cavalier, je n'arrêtais pas de cavalier, j'étais un moyen deuxième assistant, j'étais un très mauvais premier assistant parce que je n'aime pas organiser les choses,



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

et puis j'ai fait un petit peu de tout. J'ai fait un petit peu électro, j'ai fait un petit peu machino, j'ai fait accessoirisation, j'ai même fait du plateau en studio, là-haut dans les tringles pour démonter, remonter les projecteurs, donc j'ai fait pas mal de métier du cinéma et ça m'a passionné donc j'ai énormément de respect pour les techniciens, donc c'est vraiment le plaisir de l'artisanat. Ça c'est un vrai plaisir, de travailler avec des gens qui ont un talent incroyable et qui arrivent à sublimer les idées que vous avez mais que vous ne savez pas forcément comment soit les exprimer soit comment les obtenir. C'est les machinos qui font les films, c'est les électriciens....

JÉRÔME COLIN : C'est rare d'entendre un réalisateur dire ça. Le réalisateur prend souvent l'œuvre à son compte.

MATHIEU KASSOVITZ : Oui, parce qu'ils sont prétentieux. Moi je suis prétentieux mais je sais l'importance du réalisateur mais je sais aussi l'importance d'un machino. Le machino, c'est le mec qui pousse le traveling, c'est un art. C'est un art ! Moi j'ai rencontré des machinos, je voulais un traveling sur un film très ténu, très doux, très lent, ... le mec n'arrivait pas à le faire parce que ce n'était pas assez lent, il s'est dit bon, il faut que j'alourdisse, il a mis des gueuses sur le plateau, le truc a trouvé sa propre inertie et puis on a trouvé le bon rythme, à la fin il lâchait le traveling qui glissait tout seul, et c'est de l'art. Tu voyais le mec, il avait la banane, quand ça s'arrêtait pile où il fallait. C'est génial. Je me rappelle à l'époque j'ai commencé avec des machinos, parce que je travaillais dans une société de production, on faisait des téléfilms, moi j'étais assistant, j'étais stagiaire, et je trainais tout le temps avec les machinos et les électros parce que ça fera marrer les techniciens qui s'en souviennent mais Pierrot et Dédé, qui étaient deux machinos assez connus à l'époque, un mec de 130 kg, un ancien... qu'est-ce qu'il faisait... un ancien cordonnier, et c'est des mecs, des espèces de brutes humaines, mais avec une délicatesse... Parce que quand tu pousses le traveling tu ne peux pas faire de bruit non plus, tu as le parquet qui grince, tout ça, et ces énormes mecs, avec ces énormes machines, qui marchaient pieds nus sur la pointe de pieds, qui poussaient des trucs, c'est super ! C'est génial. C'est ça l'intérêt du cinéma. Moi ce qui m'a choqué et ce qui me fait de la peine un peu, mais bon il faut évoluer, j'aimerais rester un vieux con mais je ne peux pas, c'est que... maintenant aujourd'hui tu tournes, tu dis bon on verra ça plus tard, on enlèvera ça en digital plus tard. A l'époque tu ne pouvais pas, il fallait attendre. Il fallait attendre le bon soleil, attendre que la voiture garée parte, il fallait attendre... voilà, donc tu ne pouvais pas changer la couleur du ciel, tu ne pouvais pas faire tout ça... Ridley Scott a fait un film magnifique qui s'appelle « Les duellistes », qui est un film qui a été tourné juste entre 5h et 8h du matin, à une époque très précise parce qu'ils avaient besoin d'une lumière très précise et ils ne pouvaient pas l'obtenir autrement. Aujourd'hui tu n'en as plus rien à foutre. Mais ça a fait un film exceptionnel. La contrainte, la difficulté, les problèmes, les interférences, les accidents font des bons films... je ne pense pas que tu puisses faire un bon film sous contrôle total. Même quelqu'un comme Kubrick qui était au contrôle total de ses films, n'était pas au contrôle total. C'est-à-dire que malgré tout, les films sont des résultats d'accidents. Et puis il n'y a pas d'intérêt à avoir quelque chose de tout fabriqué qui te tombe directement tout cuit sur les genoux, ça n'a aucun intérêt.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux



Je n'ai jamais vraiment aimé être acteur

JÉRÔME COLIN : C'était chez votre président là ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non. C'est des ambassades je crois. Vous voulez qu'on passe devant l'Elysée ?

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas.

MATHIEU KASSOVITZ : Vous n'êtes jamais passé devant l'Elysée ?

JÉRÔME COLIN : Non.

MATHIEU KASSOVITZ : Ben allons-y, ce n'est pas loin.

JÉRÔME COLIN : C'est où ? C'est loin d'ici ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non, il faut juste que les mecs devant le sachent. D'ailleurs ça monte au milieu ? Vous montez au milieu dans le truc ou c'est tout en ligne ?

JÉRÔME COLIN : Bien sûr. Et acteur, c'est arrivé au début aussi ? C'est très tôt ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui. J'ai commencé...

JÉRÔME COLIN : La première volonté était là ou quoi ? Non.

MATHIEU KASSOVITZ : Non.

JÉRÔME COLIN : Il n'y en avait pas de première volonté.

MATHIEU KASSOVITZ : Non. Si, à 12 ans j'ai réalisé mes courts-métrages en super 8. Mais à 12 ans j'étais aussi acteur dans des téléfilms. J'ai fait Berlioz jeune dans « La vie de Berlioz », j'ai commencé à jouer dans des téléfilms de mon père, le premier truc c'était dans un « Médecins de nuit ». Et puis après j'ai continué à jouer. Je n'ai jamais vraiment aimé ça mais...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non parce que par exemple, quand tu as 12 ans et que tu es punk, que tu écoutes les Sex Pistols et qu'on te demande de faire Berlioz jeune...

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas excitant.

MATHIEU KASSOVITZ : Ça peut être excitant mais tout l'été tu te retrouves avec une mise en plis, des collants et une redingote en velours et qu'il fait 35°, à 12 ans tu te dis que ce n'est pas très funky.

JÉRÔME COLIN : Mais on continue.



Regardez la rediffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

MATHIEU KASSOVITZ : T'es obligé, tu travailles et puis surtout tu ne t'en pas vraiment compte.

JÉRÔME COLIN : On n'a pas le droit de travailler à 12 ans.

MATHIEU KASSOVITZ : Hein ?

JÉRÔME COLIN : On n'a pas le droit de travailler à 12 ans.

MATHIEU KASSOVITZ : Non mais quand tu t'engages dans le travail tu vas jusqu'au bout.

JÉRÔME COLIN : Mais vous continuez, après vous acceptez d'autres trucs.

MATHIEU KASSOVITZ : Non après j'ai arrêté parce que mes parents m'ont dit il faut que tu ailles à l'école donc tu ne vas pas continuer à faire la comédie, ça a un peu gueulé mais je suis retourné à l'école, et puis moi au fur et à mesure j'ai concrétisé ce que j'aimais vraiment, qui était la réalisation.

JÉRÔME COLIN : Mais vous êtes revenu quand même au métier d'acteur.

MATHIEU KASSOVITZ : Non.

JÉRÔME COLIN : Vous avez quand même une filmographie qui est colossale quand même.

MATHIEU KASSOVITZ : Oui mais ce que j'ai fait réellement c'est que j'ai joué dans mes films. Comme mes premiers films étaient des films assez inspirés de ma vie, et que c'est difficile... ce qui fait le plus peur quand tu es réalisateur et que tu commences, c'est les acteurs. Parce que tu vas te taper avec des gens qui ont leur mot à dire, que s'ils ne veulent pas faire ça tu ne pourras pas leur faire faire, et qu'il faut utiliser énormément de psychologie, donc moi pour éviter d'avoir à trop dealer avec ça j'ai joué dans mon propre film.

JÉRÔME COLIN : Et vous avez pris vos potes.

MATHIEU KASSOVITZ : Et j'ai quoi ?

JÉRÔME COLIN : Et vous avez pris vos potes de l'époque.

MATHIEU KASSOVITZ : Et j'ai pris mon pote, et la femme qui est dans « Métisse » c'était ma copine, donc j'ai essayé de faire ça vraiment le plus familial possible pour être plus au contrôle aussi. Quand tu travailles avec des gens que tu connais bien tu n'as pas vraiment besoin de parler, et puis tu n'es pas obligé d'utiliser des formules de politesse qui t'empêchent d'accélérer, d'aller vite, parce que tu dois aller vite en plus, donc ça permet d'avancer.

JÉRÔME COLIN : Et puis les gens vous ont vu et vous avez eu des propositions.

MATHIEU KASSOVITZ : Et puis tout simplement voilà, tout simplement les gens m'ont vu, j'ai eu des propositions, voilà, on m'a même posé la question de pourquoi je ne jouais pas dans « La haine 2 », heu, dans « La haine ». Pourquoi je ne jouais pas dans « La haine »... Quand j'ai commencé à faire « La haine », j'étais tellement motivé par le sujet, j'étais tellement vraiment dans un état d'esprit de faire un film fort... Vincent Cassel m'a dit mais pourquoi tu ne joues pas dans le film ? Pourquoi tu ne joues pas mon rôle ? J'ai dit je ne peux pas, sur un film comme ça où j'ai trois acteurs principaux, il vaut mieux que ce soit trois acteurs plutôt que deux acteurs et le réalisateur, que ce soit plus égal, et puis je voulais vraiment faire de la mise en scène, j'avais vraiment envie de me consacrer à la mise en scène donc j'ai décidé de ne pas jouer dedans.

JÉRÔME COLIN : En fait vous saviez que vous étiez en train de faire un film important.

MATHIEU KASSOVITZ : Je savais que j'étais en train de faire un film important parce que je faisais un film sur les bavures policières et qu'il y en avait tout le temps, donc c'était un vrai cri de révolte, c'était vraiment un film que j'avais besoin de sortir et que j'avais besoin... j'étais extrêmement choqué par la situation, par le fait que les gens qui ne connaissent pas ces jeunes-là trouvaient tout à fait normal qu'ils se fassent défoncer par des flics et j'avais une vraie révolte en moi...

JÉRÔME COLIN : Vous la mettez où maintenant votre révolte à 45 ans ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben elle est toujours pareille, sauf que le problème c'est que tu n'as pas la même inspiration, tu réfléchis plus, et puis ce n'est pas la même révolte quand tu gagnes ta vie. Ben oui. C'est con mais une fois que tu gagnes ta vie...

JÉRÔME COLIN : Et on ne sait rien y faire ?

MATHIEU KASSOVITZ : Je cherche encore la formule pour me mettre en danger encore. J'ai menacé ma femme de la quitter et de laisser tomber les enfants, de partir avec une caravane à l'autre bout du monde, mais ça ne marche pas comme ça. Ça ne marche pas comme ça. Si tu veux être bon il faut justement arriver à mélanger des trucs et c'est là



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

qu'on voit... Moi j'ai toujours dit au début, quand j'ai commencé ma carrière on a tout de suite... même en tant qu'acteur, on m'a demandé de faire partie de photos de groupe, le nouveau groupe de la nouvelle jeunesse de cette année, le nouveau sang, je leur disais mais les gars, vous faites une photo de groupe avec les 50 acteurs, les 50 petits jeunes qui viennent de commencer, l'année prochaine ils ne seront plus là, vous allez en faire... il y en a plein qui vont y croire à cause de cette photo puis qui vont terminer au bureau et qui vont être très malheureux parce qu'ils n'ont pas réussi leur rêve, et puis surtout vous avez un truc... c'est bidon. Ce qui sera plus intéressant c'est de faire une photo dans 50 ans quand ils seront toujours là. Donc moi, si vous voulez dire que je suis le meilleur ou que je suis le moins bon, ben attendez. Quand j'aurai 70 ans oui, que vous aurez analysé ma carrière, vous pourrez dire si je suis bon ou pas, mais pour l'instant je travaille.

J'ai fait de ma vie ce que j'espérais quand j'avais 12 ans.



JÉRÔME COLIN : Vous avez été au bout de quel rêve dans votre vie ? D'artiste et d'homme.

MATHIEU KASSOVITZ : Ben en tant qu'artiste rien parce que je ne suis pas peintre, ça c'est encore quelque chose que je n'ai pas fait, mais en tant qu'homme j'ai vécu à 45 ans des choses que peu de gens ont vécues, parce que le métier le permet... Vous savez, vous faites « La haine », vous apprenez la cité, vous apprenez la police, vous rencontrez des policiers, vous rencontrez des politiques, vous rencontrez des familles. Même si on connaissait la banlieue avant, si j'avais déjà cette connaissance avant, quand tu es activement dedans et que tu le vis au quotidien, que tu as besoin de l'intégrer, tu découvres quelque chose. Quand tu fais « Les rivières pourpres » tu découvres un univers que tu ne connaissais pas. Encore une fois tu parles avec les gendarmes, tu parles avec les mineurs, tu parles avec des skieurs, tu parles avec les mecs qui font les remontées mécaniques, tu parles avec des gens qui vivent dans des conditions extrêmement rudes, tu découvres des pilotes d'hélicoptères, tu découvres des scientifiques...

JÉRÔME COLIN : Ça vous a mené à la rencontre des autres.

MATHIEU KASSOVITZ : C'est ça l'intérêt de la mise en scène, c'est ça l'intérêt d'être réalisateur, c'est que tu travailles en interaction avec des gens, des centaines de personnes.

JÉRÔME COLIN : Quand je dis vous avez été au bout de rêve, vous parlez de ça, de rencontrer les autres. Ce qui est énorme hein, moi j'adore.



Regardez la rediffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

MATHIEU KASSOVITZ : Oui parce que qu'est-ce que tu veux faire ? Tu rêves de quoi ? Avoir une belle voiture, une belle maison ? Non. Le rêve c'est que j'ai fait ce que j'avais dit que j'allais faire quand j'avais 12 ans. Et j'en ai vécu, j'en vis encore, et j'ai de la chance... Il n'y a rien de mieux, pour n'importe qui hein, pas besoin de faire du cinéma, mais si tu es heureux dans le métier que tu fais, c'est le bonheur. Que tu sois chauffeur de taxi...

JÉRÔME COLIN : Vous avez l'impression d'avoir été à la hauteur de vos rêves de gosse ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non, je te dirai ça quand je serai sur mon lit de mort. Pour l'instant les rêves de gosse c'est quoi ? C'est d'être le meilleur metteur en scène du monde. Ben je ne suis pas le meilleur metteur en scène du monde, donc j'ai encore du travail.

JÉRÔME COLIN : Il faut du courage pour justement, vous dites j'ai fait de ma vie ce que j'espérais quand j'avais 12 ans. Il faut du courage pour ça ?

MATHIEU KASSOVITZ : Il est nul votre bol !

JÉRÔME COLIN : Il est nul mon bol ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben oui parce que c'est le truc du singe. Tu mets la main dedans, dès que t'as attrapé ton truc...

JÉRÔME COLIN : Tu ne sais pas la retirer.

MATHIEU KASSOVITZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est parce qu'il n'y a pas beaucoup de bonbons. Il faut du courage pour...

MATHIEU KASSOVITZ : Tu me rappelles, sur « Métisse » quand on allait, on a mixé « Métisse » en Belgique, à Bruxelles, et je ne connaissais pas l'expression « on ne sait pas retirer, on ne sait pas faire » et je disais au mixeur, Thomas Goder...

JÉRÔME COLIN : On ne peut pas, c'est ça ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non, je lui disais tu peux mettre un peu plus... tu peux monter la piste là ? . Il me disait « on sait faire ». Ben fais-le !

JÉRÔME COLIN : C'est belge.

MATHIEU KASSOVITZ : Tu disais quoi ?

JÉRÔME COLIN : Et bien est-ce que ça nécessite du courage ?

MATHIEU KASSOVITZ : De quoi ?

JÉRÔME COLIN : D'être à la hauteur de ce qu'on a rêvé quand on avait 12 ans.

MATHIEU KASSOVITZ : Non, ça nécessite du talent. Si tu veux être à la hauteur il faut du talent, c'est tout. Si tu mets la barre haut il faut que tu aies le talent et le talent tu l'acquies avec un bon instinct, une espèce d'intelligence dans ton métier et oui, il faut travailler. Il y a ça, il y a la technique et puis il y a l'inspiration. Donc le temps émousse ton inspiration mais le temps te donne plus de technique et te donne plus de maîtrise de ton...

JÉRÔME COLIN : Mais le courage n'a rien à voir là-dedans ? D'avancer dans ça ? Parce que c'est un métier violent quand même, d'une certaine manière.

Je lis les journaux, je vois ce qu'on écrit des fois sur vous, et les façons où vous vous mettez en cible et tout le monde vous tire dessus, je vois ça, c'est violent.

MATHIEU KASSOVITZ : Ah ! Mais si tu ne veux pas être critiqué il ne faut rien faire ! Si tu ne veux pas qu'on te contredise, si tu ne veux pas qu'on te juge, il faut fermer sa gueule. Non moi j'aime beaucoup la bagarre.

JÉRÔME COLIN : C'est un truc qui n'est pas dans vos cordes.

MATHIEU KASSOVITZ : Qui n'est pas dans mes quoi ?

JÉRÔME COLIN : Dans vos cordes.

MATHIEU KASSOVITZ : Quoi ?

JÉRÔME COLIN : Fermer votre gueule. Ce n'est pas un truc que vous savez faire. Que vous pouvez faire.

MATHIEU KASSOVITZ : Si. Je sais le faire, mais je n'ai pas envie. Ce n'est pas gueuler pour gueuler, mais c'est juste, moi j'ai envie d'être admiratif des gens avec lesquels je travaille ou que je côtoie, en tout cas dans ma ligne professionnelle j'ai envie d'être émerveillé, j'ai envie d'être inspiré par les autres. Quand je ne le suis pas, je ne sais pas comment le dire, ce n'est pas de la prétention, si c'est assez prétentieux mais ce n'est pas sur ma qualité à moi



en tant que réalisateur, c'est plus dans la volonté qu'ont les gens de bien faire. C'est comme un boxeur. On peut gagner... tu peux gagner à la force du poing, mais les vrais champions c'est ceux qui ont l'œil, c'est ceux qui ont l'élégance et ceux qui ont le beau geste. Donc le beau geste fait partie de ce métier. Par moment, moi je travaille sur des trucs, on me dit mais tu pourrais obtenir ça d'une manière plus facile mais moins élégante. Ou tu essaies un truc, tu dis est-ce que ça va marcher puis tu dis bon ben tu vas tourner un plan en plus au cas où ça ne marche pas au montage. Moi je ne tourne pas ce plan en plus parce que si j'ai le plan, au montage je vais l'utiliser parce que je vais avoir peur. Si je n'ai pas le plan, et que je suis obligé d'utiliser ce que j'ai filmé, t'es obligé de le faire passer, c'est obligé de marcher. Il m'est arrivé, sur « La haine », il y a un plan avec Vince qui regarde, qui est devant la boîte de nuit, il y a un mec qui tire dans la boîte de nuit et Vince qui regarde. En fait la caméra est là, donc Vince est comme ça, ici derrière il y a une scène et Vince regarde par là mais c'est sensé qu'il regarde vers la porte. Donc au tournage j'avais un comédien qui était dos à la porte et qui faisait une réaction à ce qui se passait. Les techniciens, les gens me disaient t'es sûr qu'on va comprendre ce qui se passe ? J'ai dit écoutez, il faut le faire passer. On m'a dit pourquoi tu ne fais pas un plan tout simple sur Vince qui fait comme ça, tu vois ? Et j'ai dit parce que si je le fais je vais l'utiliser, moi je veux avoir absolument ce truc-là, je veux le faire passer ce truc-là et il faut trouver le bon rythme, il faut trouver la bonne coupe et si t'es contraint tu vas la trouver. Et si ça ne passe pas c'est que tu es mauvais. Et là tu sais. Donc...

JÉRÔME COLIN : Mais t'as pas envie de savoir ça dans la vie. Que tu es mauvais.

MATHIEU KASSOVITZ : Il ne faut pas faire du cinéma alors. Il faut rester chauffeur de taxi. Encore, t'as les bons chauffeurs de taxi et les mauvais. T'as les chauffeurs de taxi... à une époque et même par exemple en Angleterre, les chauffeurs de taxi étaient respectés parce qu'ils devaient connaître, ils allaient à l'école de taxi, ils devaient connaître toutes les rues de Londres. Un gros pourcentage. Donc les mecs n'avaient pas besoin de GPS et c'était un art. Tu donnais à un mec une rue, une petite rue à l'autre bout de la ville, le mec fait : pas de problème ! Il sait exactement comment t'y amener. Aujourd'hui on a des GPS.

JÉRÔME COLIN : Moi j'en n'ai pas.

MATHIEU KASSOVITZ : Tant mieux pour toi, bravo. Et quand tu vois les autres fonctionner avec des GPS tu dis : ce n'est pas des chauffeurs de taxi. C'est juste des...

JÉRÔME COLIN : Des amateurs.

MATHIEU KASSOVITZ : C'est des amateurs. Tu vois donc on a chacun dans notre domaine, on a notre éthique de travail. Donc il y a des moments où tu dis non je ne veux pas le GPS parce ce que je veux faire travailler ma tête. C'est aussi con que ça.

JÉRÔME COLIN : C'est bien.

MATHIEU KASSOVITZ : Hein ?

JÉRÔME COLIN : C'est bien.

MATHIEU KASSOVITZ : Oui, on n'est pas mal comme ça mais quand tu intègres cette philosophie-là à ton métier, ton métier devient tout de suite plus difficile et beaucoup plus rémunérant. Enfin pas rémunérant...





L'école Decroly m'a appris à ne pas fermer ma gueule !

JÉRÔME COLIN : Votre culture ado c'était quoi ? Parce que vous allez à l'école, enfin on vous renvoie à l'école à 12 ans, après ce truc de Berlioz, vous n'avez pas visiblement supra envie d'y retourner... vous étiez un élève misérable ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non, j'ai eu la chance d'aller dans une école magnifique, que vous connaissez bien en Belgique parce que ça a été créé par Ovide Decroly, vous connaissez l'école Decroly ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

MATHIEU KASSOVITZ : C'est des écoles... vous en avez en Belgique... et donc il y en avait une en France et j'ai eu la chance, mes parents m'ont inscrit dedans, et c'est des écoles géniales pour le développement intellectuel, pour le développement de l'indépendance des mômes. C'est pas forcément des très bonnes écoles si on n'est pas très pointu déjà à la base, si on n'a pas d'aptitudes ce n'est pas des très bonnes écoles pour les études en elles-mêmes, mais moi je n'ai pas mon Bac mais j'ai un point de vue très fort.

JÉRÔME COLIN : Mais pour le développement humain.

MATHIEU KASSOVITZ : Pour le développement humain c'est magnifique. Donc quand je retournais à l'école je retournais vraiment à un truc de vie différent.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que ça vous a amené ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben que je ne ferme pas ma gueule, que j'ai un point de vue sur les choses, que je suis indépendant, que je ne me laisse pas guider par les livres d'histoire quoi, tout simplement.

JÉRÔME COLIN : Vous avez vraiment l'impression que l'école vous a appris ça.

MATHIEU KASSOVITZ : L'école Decroly oui.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue, parce que c'est quand même le but de toute école mais on sait que ce n'est pas le résultat qu'on obtient.

MATHIEU KASSOVITZ : Ben non parce que le résultat qu'ils veulent c'est des bonnes notes. Decroly il n'y avait pas de notes. Quand je suis sorti de Decroly ma première note c'était un -19. Pas mal. Donc à partir du premier -19, là je me suis dit : c'est une insulte. Tu peux mettre 0. Mais mettre -19, ça veut dire quoi ? Ça ne veut rien dire. Je faisais des fautes d'orthographe, je fais toujours des fautes d'orthographe, c'était une dictée, je n'avais jamais fait une



dictée de ma vie parce qu'à Decroly on n'en faisait pas donc -19. Ok, d'accord. Ben à partir de là, le premier jour d'école hein, c'était le premier jour d'école normale, j'ai été dégoûté à vie et j'ai dit : allez-vous faire foutre.

JÉRÔME COLIN : Là vous avez des enfants, vous trouvez que c'est plus important qu'ils soient indépendants ou qu'ils écrivent sans fautes ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben moi j'ai envoyé mes enfants à Decroly. J'ai carrément déménagé pour me mettre à côté de Decroly pour les mettre là.

JÉRÔME COLIN : Non !

MATHIEU KASSOVITZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

MATHIEU KASSOVITZ : Si ça ne tenait qu'à moi mes enfants je ne les emmènerais pas à l'école. L'orthographe est très importante mais normalement tu dois maîtriser ton orthographe à 10 ans et tu sais parler, tu sais compter, à partir de là tu devrais t'en sortir. Et puis l'orthographe tu l'apprends parce que ça t'intéresse, si tu l'apprends parce que c'est contraint, tu n'y arrives pas. C'est comme les mathématiques, il faut que ça te passionne. Surtout l'orthographe française, elle est tellement compliquée. Donc l'orthographe moi je l'ai apprise au fur et à mesure après, tout simplement parce que j'écrivais des scénarios, je faisais des fautes, j'avais honte.

JÉRÔME COLIN : Mais vous avez déménagé pour donner cette chance à ces enfants. D'aller dans cette même école.

MATHIEU KASSOVITZ : Ah oui moi je ne peux pas mettre les enfants dans une école normale en France. Les écoles normales en France sont dégueulasses. L'Education Nationale, les profs sont magnifiques, ils essaient le maximum avec très peu de moyens, mais les programmes, la façon de gérer les écoles et puis surtout les écoles en elles-mêmes ! Allez dans ces vieilles écoles qui sentent le renfermé, se lever à 7h du matin quand il fait nuit, rentrer le soir à 5, 6h il fait déjà nuit, les mômes ne voient pas... Moi je me souviens, c'était l'horreur quand je me réveillais et qu'il faisait nuit. Je disais ce n'est pas normal. Vous ne pouvez pas réveiller un enfant à 7h du matin, dans le froid, l'envoyer à l'école, ça veut dire quoi ? Il faut un minimum de plaisir, de bonheur, pour l'apprentissage. Si tu apprends sous la contrainte tu n'apprends rien du tout.

JÉRÔME COLIN : Moi j'ai un môme, il a 12 ans, on a fait ça aussi, c'était inimaginable pour nous de le mettre dans...

MATHIEU KASSOVITZ : Tu l'as mis où alors ?

JÉRÔME COLIN : Dans une école aussi à projets.

MATHIEU KASSOVITZ : A projets, oui c'est ça. Maintenant les mômes ils rentrent à l'école aux Etats-Unis, à Los Angeles, les écoles c'est complètement différent. Ils sont complètement axés sur les mômes là-bas. C'est génial les écoles là-bas. C'est super, vraiment, c'est super. Beaucoup inspiration Decroly.

JÉRÔME COLIN : Et ces écoles genre Decroly à L.A. elles sont à Venice Beach ? C'est ces écoles qui sont à Venice Beach ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non il y en a partout.

JÉRÔME COLIN : Partout.

MATHIEU KASSOVITZ : Toutes les écoles, même dans les écoles publiques... L'école où on a mis les mômes il y a une vache, deux ânes, des cochons, une piscine, ils sont dehors tout le temps. Ils font vachement le développement personnel avant de faire... enfin ça dépend des écoles, mais il n'y a pas le côté apprentissage obligatoire.

JÉRÔME COLIN : C'est vachement bien. En même temps tous les parents ont envie que leurs enfants soient les plus intelligents possible.

MATHIEU KASSOVITZ : Heureux. Oui en tout cas heureux. Moi c'est tout ce que je veux.

JÉRÔME COLIN : C'est ce que je dis, moi je mets la priorité sur ça, qu'ils soient heureux. Mais y'a quand même des parents qui demandent à leurs enfants des performances qui ne sont pas de leur âge.

MATHIEU KASSOVITZ : Oui mais moi la seule performance que je demande à mes enfants c'est d'être heureux. Parce que s'ils sont heureux...

JÉRÔME COLIN : Moi je ne leur demande pas, j'essaie de leur suggérer.

MATHIEU KASSOVITZ : Tout va avec. Le plaisir de l'apprentissage il est essentiel. Il y a un rappeur qui s'appelle KRS-one...



JÉRÔME COLIN: The song of the police.

MATHIEU KASSOVITZ : Voilà. Qui a inventé le terme « edutainment », c'est-à-dire l'éducation à travers l'entertainment. Et c'est vrai que le principe, moi je viens du hip-hop, j'ai grandi sous le hip-hop, et le principe du hip-hop c'était que tu sortais de la piste de danse plus intelligent que tu y étais rentré. Parce que les lyrics c'était aussi important et même sur des morceaux aussi commerciaux, aussi connus que « The message » par exemple de Grandmaster Flash, si on écoute vraiment les textes on apprend des choses. C'est horrible, ce qu'il dit dans « The message », on connaît tous cette chanson, on a tous dansé dessus, mais quand on écoute le texte c'est super hardcor.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr. C'était la première fois que quelqu'un disait « people pissing on the stairs, you know they just don't care. C'est la première fois que quelqu'un disait voilà ce qui se passe dans nos quartiers, vous ne le savez pas mais y'a des gens qui pissent dans la cage d'escaliers et tout le monde s'en fout, mais nous voilà notre réalité. C'était super important.

MATHIEU KASSOVITZ : Et puis qui disait aussi tu vois tu veux faire le malin, tu vas te retrouver en prison et en prison tu vas te faire violer. Et un jour on va te retrouver pendu dans ta cellule. C'est dans le texte de « The message ». Qui est un truc sur lequel tout le monde a dansé. Et les gens, si tu ne comprends pas l'anglais t'es là, tu danse sur des textes absolument affreux. Donc moi j'ai appris mon anglais avec ça, j'ai appris à me développer avec ça, voilà.

JÉRÔME COLIN : Vous avez appris l'anglais avec la musique.

MATHIEU KASSOVITZ : On n'apprend pas l'anglais...

JÉRÔME COLIN : Avec un bouquin.

MATHIEU KASSOVITZ : A l'école. On peut apprendre l'anglais à l'école, on peut apprendre les langues à l'école mais on ne les apprend réellement quand on est dans une dynamique de plaisir personnel.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

J'avais 10 ans et j'étais punk !

JÉRÔME COLIN : Mais c'est le rap qui vous a amené votre conscience du monde notamment. Avec le cinéma j'imagine.

MATHIEU KASSOVITZ : Mais je pense que j'avais un petit décalage avant et c'est peut-être ça qui m'a amené au rap plus. Avant j'étais punk. J'étais punk j'avais 10 ans, en 77.

JÉRÔME COLIN : Comment on fait pour être punk à 10 ans ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben on les vénère.

JÉRÔME COLIN : Mais sur quoi ? A l'époque ?

MATHIEU KASSOVITZ : Sur tout. No future. Fuck you.

JÉRÔME COLIN : Et puis après on comprend do it yourself. Fais le tout seul, fais le toi-même.

MATHIEU KASSOVITZ : Après c'est l'évolution de ça mais c'est vrai que quand on a 12 ans, qu'on rentre dans ce milieu, quand on découvre le punk par exemple c'est les premières musiques conscientes auxquelles on a à faire, on ne se rend pas vraiment compte de pourquoi...

JÉRÔME COLIN : Ça nous touche.

MATHIEU KASSOVITZ : Pourquoi ça nous touche. Après on développe. Et puis de 80, c'est ça, 77-80 et puis la fin du punk arrive très vite et j'ai toujours besoin de musique consciente et de musique à texte donc je suis passé aussi par Bobby Lapointe, par les Brassens et par tout ça, et forcément Brassens m'emmène vers le rap. Forcément, parce que c'est du rap. C'est comment arriver à mettre en rimes une réflexion sur le monde.

JÉRÔME COLIN : Vous en avez fait ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non. J'ai beaucoup trainé avec des groupes de rap, j'ai trainé avec Assassins, NTM, au tout début, on était en 84, une centaine, donc j'ai été vraiment intégré là-dedans mais c'était le cinéma moi, vu que je suis tout de suite parti, je faisais des courts-métrages, je faisais des trucs...

JÉRÔME COLIN : Vous en écoutez encore aujourd'hui du hip-hop, du rap ?

MATHIEU KASSOVITZ : Je n'écoute que ça.

JÉRÔME COLIN : Vous n'écoutez encore que ça.

MATHIEU KASSOVITZ : Ça fait 30 ans que je n'écoute que ça.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui vous plaît aujourd'hui ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben je trouve que c'est une des musiques les plus inventive aujourd'hui, enfin ça dépend des artistes encore, mais même sur des Kanye West, même sur des grandes stars, des mecs qui font du gros commercial, t'entend des sons, tu te dis putain le mec il sort un truc que j'ai jamais entendu avant, il utilise... il révolutionne. Tout d'un coup c'est les rythmiques sont différentes, ils sont of beat, ils arrivent à faire du minimalisme, ils arrivent à faire des trucs complètement différents et c'est assez étonnant que cette musique, ce n'est pas une musique en fait, il y a toute une philosophie avec tout un mouvement qui va avec donc... (Ils remarquent des gens à côté du taxi : JÉRÔME COLIN : « tout le monde filme sa ville aujourd'hui. MATHIEU KASSOVITZ : oui c'est marrant). Et qu'est-ce que je disais ?

JÉRÔME COLIN : C'est une philosophie.

MATHIEU KASSOVITZ : Oui c'est une philosophie, il y a tout et ça nous a amené une éthique de vie énorme aussi parce que...

JÉRÔME COLIN : Gamin vous voulez dire.

MATHIEU KASSOVITZ : On était gamin, parce qu'on découvrait tous les arts, la danse, la peinture, l'écriture... les mecs qui faisait du break c'était des athlètes. J'avais des potes qui n'ont jamais fait de sport professionnel et qui à 16 ans arrivaient à passer des passages de jambes que des mecs, sur le sol, que des mecs n'arrivent pas à passer sur le cheval d'arçon. Les mecs faisaient des trucs de force ! Juste pas parce qu'ils allaient avoir une médaille, juste



parce qu'ils voulaient apprendre à tourner sur la tête. Et les mecs sont devenus des espèces de monstres de souplesse, de dynamisme, des mecs qui font des sauts périlleux... Et toute la danse qu'on voit aujourd'hui, qui est dans tous les clips, tous ces trucs-là, il y a des cours de hip-hop maintenant, tout ça ça vient de mecs qui ont appris ça dans la rue, on n'avait pas de matériel.

JÉRÔME COLIN : Qui l'ont fait eux-mêmes, comme les punks.

MATHIEU KASSOVITZ : Le seul matériel qu'il y avait c'était du carton. Comme les punks oui. Sauf que les punks ne faisaient pas de sport.

JÉRÔME COLIN : Pas le même.

MATHIEU KASSOVITZ : C'était juste la défonce. Mais donc il y avait quelque chose d'inverse au punk parce que c'était extrêmement construit et c'était quelque chose d'extrêmement positif mais en même temps il y avait cette dynamique derrière, de révolte, de dire don't push me. Donc pour moi c'était pile et puis effectivement ça a complètement influencé ma façon de penser donc ma façon de faire des films.

L'échec ne me blesse pas parce qu'il n'y a pas d'art dans le cinéma !

JÉRÔME COLIN : Tout à l'heure quand je vous ai demandé si vous êtes allé au bout de vos rêves d'homme et d'artiste, vous avez dit ah, artiste, je ne suis pas peintre, c'est ça que vous m'avez dit ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non parce que je considère qu'un artiste c'est une personne seule devant sa feuille, devant son média. Que ce soit un sculpteur, un écrivain, un peintre, mais quelqu'un qui travaille en communauté avec de la technologie, avec la participation des autres...

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas un artiste.

MATHIEU KASSOVITZ : Non. Enfin il peut se considérer comme un artiste, il peut avoir une vision d'artiste mais le résultat est la somme de multi talents. Par contre tu peux aller voir un film et te dire ça c'est de l'art, mais c'est moi qui le décide, ce n'est pas le scénariste, ce n'est pas le réalisateur, c'est moi en tant que spectateur et mon voisin va peut-être ne pas trouver la même chose. Il va dire non, c'est un bon film mais ce n'est pas de l'art. Donc c'est ça qui est intéressant, c'est qu'il n'y a pas d'art dans le cinéma, il y a de l'art dans la vision du cinéma. Donc ceux qui veulent, les réalisateurs qui se considèrent comme des artistes je pense que c'est des gros branleurs surtout.

JÉRÔME COLIN : J'aime bien ce discours, il est rare.

MATHIEU KASSOVITZ : Je ne sais pas pourquoi il est rare.

JÉRÔME COLIN : Parce que les gens ont des egos. Vous en avez un aussi...

MATHIEU KASSOVITZ : J'en ai un qui est plus important que la majeure partie des autres mais c'est peut-être aussi pour ça, j'essaie de réduire le truc. Si je commence à dire que je suis un artiste alors ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on n'a pas le droit de critiquer mes films. Ça veut dire qu'on n'a pas le droit de ne pas aller voir mes films. Ça veut dire que je serai blessé intimement par un échec parce que...

JÉRÔME COLIN : Vous ne l'êtes pas ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non, jamais.

JÉRÔME COLIN : Jamais ?

MATHIEU KASSOVITZ : Jamais.

JÉRÔME COLIN : Ça ne vous touche pas ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ça ne me touche pas.

JÉRÔME COLIN : Grace à quelles barrières que vous avez mises en place ? Parce que franchement on est des êtres humains, on sait bien que l'échec ça nous touche très fort.

MATHIEU KASSOVITZ : Je ne suis pas quelqu'un de compétitif. Le fait d'avoir été à Decroly, le fait de ne pas avoir de notes, le fait qu'on n'était pas à dire toi, t'as combien ? Tu vois tu n'essaies pas d'être meilleur que ton voisin, tu essaies d'être le meilleur pour toi-même, donc moi tout ce qui m'intéresse c'est d'être le meilleur de moi-même sur un tournage. Quand je réussis un film et que je suis le meilleur de moi-même, qu'il marche ou qu'il ne marche pas ce n'est pas grave, enfin c'est grave pour ma vie parce que je n'arriverais pas à trouver de travail et à fabriquer



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

d'autres films mais sinon si je suis heureux de mon travail et du travail des autres, il n'y a que ça qui m'intéresse. Le pire pour moi c'est de faire un film que je sais qui est mauvais, que je sais là je j'ai triché, et que le film marche et qu'on me dise c'est génial. Si jamais ça m'arrivait ce genre de truc, c'est horrible parce que tu te dis bon tu peux être autant respecté, autant vu et autant aimé en faisant de la merde, ce que toi tu considères être de la merde parce que les gens de l'extérieur ne savent pas, le résultat pour eux est le même, donc si toi t'as triché... Et ça que les gens font, je pense qu'il y a beaucoup de gens qui font, ils se contentent de peu... quand on leur dit c'est super, ils se disent très bien je vais refaire la même chose.

J'encule le cinéma français !

JÉRÔME COLIN : C'est pour ça que vous leur dites que vous les enculez bien profond.

MATHIEU KASSOVITZ : Oui parce que... là j'ai dit ça dernièrement parce que j'ai vraiment eu le sentiment de me dire j'ai plus rien à foutre dans ce pays, si on n'a pas de spectateurs ok, mais si on n'a pas la reconnaissance pour un film comme « L'ordre et la morale », si je n'ai pas la reconnaissance des techniciens français, du métier, et qu'on n'a pas de nomination aux Césars avec un film comme « L'ordre et la morale » c'est du délire. Ça veut dire que ce genre de film ne vous intéresse pas, que vous n'en avez pas besoin dans votre cinéma et que vous n'avez besoin que de grosses comédies ou de pseudo films d'action américains, faits avec les pieds. La majorité des films qui sortent en France, qu'ils soient bien ou pas, parce qu'il y a des trucs super, c'est super, sans dire du mal, parce que mon père vient du téléfilm donc j'ai beaucoup de respect pour les téléfilms, mais la majorité des films français qui sortent en salle aujourd'hui sont des bons téléfilms, au mieux sont des très bons téléfilms. Mais les films de cinéma où tu t'en prends plein la gueule, où la mise en scène est une partie intégrante, où tu sens que les mecs ne se foutent pas de la gueule du spectateur parce qu'ils ont fait attention aux détails, parce qu'ils ne vont pas vers la facilité, il n'y en a pas beaucoup. Il y en a beaucoup plus au cinéma américain qu'ici.

JÉRÔME COLIN : Là par exemple, après votre j'encule le cinéma français, c'est pour ça que maintenant vous êtes parti et vous habitez à L.A. ? C'est une logique ?

MATHIEU KASSOVITZ : J'ai dit ça pour m'obliger à partir. J'ai brûlé les ponts pour me dire bon maintenant ma carrière ici elle est finie.

JÉRÔME COLIN : C'est une réalité ou ce n'est pas vrai ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non, ce n'est pas vrai, je fais ce que je veux. Ici c'est facile pour moi. Mais je me suis dit maintenant en disant à tous allez-vous faire foutre, je m'oblige moi à me dire bon ben j'ai un challenge, je dois leur montrer à ces gens-là que...

JÉRÔME COLIN : Que j'avais le droit de dire je vous encule.

MATHIEU KASSOVITZ : Pas que j'avais le droit, parce que je n'ai pas vraiment le droit de le dire publiquement, je le dis-moi personnellement, après ça devient public. Moi, je disais ça ...

JÉRÔME COLIN : Toujours.

MATHIEU KASSOVITZ : Mais au générique de fin de « Métisse », il y a deux phrases, « La valeur n'attend pas le nombre des entrées » et il y a quatre lettres, FTCNC, qui voulaient dire Fuck the CNC. Parce que je n'ai jamais eu l'aide du CNC sur mes premiers courts-métrages, sur mes films, je n'en ai jamais eu, donc j'étais très énervé déjà à l'époque et le fait d'avoir réussi à faire des films sans eux et bien me permet de dire allez-vous faire enculer. Et puis me donne une certaine fierté, me donne une certaine assurance de dire je n'ai pas besoin de vous et après je suis très énervé quand je vais les voir et quand je leur demande de l'argent parce que c'est humiliant, et puis surtout je leur dis mais les gars vous m'avez laissé passer, maintenant vous dites que c'est vous qui m'avez créé ? Vous réclamez d'avoir créé « La haine », d'avoir créé tous ces trucs-là ? Non ! Je me suis débrouillé tout seul. Donc allez-vous faire foutre. Et 20 ans plus tard, je disais ça aussi parce que je n'aimais pas le cinéma français de l'époque et 25 ans plus tard et bien je n'aime toujours pas le cinéma français d'aujourd'hui. Il y a des films français que j'adore, il y a des acteurs français que j'adore mais tant qu'on ne verra pas des Jan Coenen, tant qu'on ne verra pas des Gaspard Noé primés aux Césars avec ses films qui sont tellement forts au niveau du cinéma, on aime ou on n'aime pas mais



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

c'est tellement du cinéma, ces des amoureux du cinéma, et puis ils réécrivent les choses, ils réinventent. Jan a réinventé des choses, Gaspard réinvente à chaque film, et c'est des gens qui ne font pas partie de la culture cinématographique française. Tandis qu'aux Etats-Unis, Darren Aronofsky...

JÉRÔME COLIN : Il en fait partie.

MATHIEU KASSOVITZ : Pas seulement il en fait partie, mais là il va faire « Noah » et il a un budget de 160 millions de dollars pour faire un film, un film dont on ne sait pas si ça va marcher. Et puis où il va avoir le final cut, où il va avoir le contrôle total....

JÉRÔME COLIN : Vous attendez quoi vous de Hollywood, parce que c'est là que vous allez en l'occurrence maintenant ? Vous attendez quoi de ça, de tomber sur un scénario à adapter...

MATHIEU KASSOVITZ : Oui, c'est plus ça. Si tu vas là-bas... Moi ce que je dis quand je vais voir les producteurs à L.A. en ce moment et que je vais leur parler de pourquoi je suis là, je leur dis que, parce qu'eux leur inquiétude c'est qu'est-ce que je viens faire, « un artiste européen » à Hollywood, est-ce que je lui confie un film ou pas, parce que confier un film à un réalisateur européen qui est considéré comme un auteur ça peut les emmerder très vite. Au bout d'un moment si le mec pète un câble, tu vois... En France on a le final cut, c'est les réalisateurs qui décident, aux Etats-Unis c'est les producteurs. Donc moi j'aime ça. Donc moi ce que je leur dis c'est que j'ai énormément de chance en tant que réalisateur et d'auteur, de faire des films en France... J'ai réussi à faire des films hallucinants ! « La haine », c'est hallucinant d'avoir réussi à faire un film en noir et blanc sur les banlieues, « Assassins », faire un film sur la violence, aussi dégoûtant que ça et avec... j'ai un trou... avec Michel Serrault – putain un trou de mémoire sur Michel Serrault c'est incroyable – tous ces trucs-là je les ai fait, j'ai eu beaucoup de chance de pouvoir m'exprimer, faire « L'ordre et la morale »... Je n'ai plus le besoin obligatoire d'avoir à m'exprimer avec mes propres idées. Je l'ai fait. Maintenant j'ai envie de me reposer, j'ai envie de m'amuser, j'ai envie de réaliser des films qui ne sont pas forcément des films à moi. J'ai pris un grand pied quand j'ai fait « Gothika » parce que ce n'était pas mon film, ce n'était pas ma responsabilité...

JÉRÔME COLIN : Et ça vous a amusé ça ?

MATHIEU KASSOVITZ : Ben oui parce que tout d'un coup tu ne t'occupes que des problèmes de caméras.

JÉRÔME COLIN : C'était avec Halle Berry si je me souviens, c'est ça ? Et Penélope Cruz.

MATHIEU KASSOVITZ : Et Robert Downey Jr. Et quand tu as un problème avec ces acteurs ou quand il y a un problème de plan de travail, tu retournes vers les producteurs, vers les gens qui décident au-dessus de toi et tu leur dis réglez le problème.

JÉRÔME COLIN : En fait vous fuyez les responsabilités.

MATHIEU KASSOVITZ : Ben j'ai eu beaucoup de responsabilités et puis maintenant je me dis...

JÉRÔME COLIN : Envie d'en avoir un peu moins.

MATHIEU KASSOVITZ : Je me dis ce n'est pas forcément...

JÉRÔME COLIN : La façon dont vous en parlez c'est aller à Hollywood c'est un peu rentrer dans le service public.

MATHIEU KASSOVITZ : Voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est ça.

MATHIEU KASSOVITZ : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Vous vieillissez.

MATHIEU KASSOVITZ : Non, je me réinvente et je prends le risque de dire : je ne suis pas le roi. Ici je fais ce que je veux. Je fais caca sur une table, je dis c'est le scénario de mon prochain film et puis on y va. Donc il n'y a pas vraiment de challenge ici. Le challenge il est, enfin à part le challenge artistique, mais comme mon challenge artistique ne passe pas forcément ici parce que je fais de la politique et que les gens n'ont pas envie de ça en ce moment, je préfère aller... être un bon réalisateur, au service d'un film, au service d'une économie, au service d'une industrie, au service de faire un travail en commun. Moi j'adore ça. C'est vraiment un truc... La seule chose que j'ai découverte avec des films comme « Babylone », avec des échecs, ça par contre, encore pas des échecs, des leçons, c'est qu'il faut travailler avec des bons partenaires. Tu ne peux pas travailler avec des mauvais partenaires. Donc là je travaille, il y a eu des projets, je suis passé à côté de projets intéressants parce que les producteurs, les partenaires



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

n'étaient pas des gens solides avec qui j'avais envie de travailler et je ne veux pas me retrouver dans ces mêmes enfers là. Et puis il y a, aux Etats-Unis il y a un savoir-faire de cinéma qui est assez impressionnant. La majorité des films que je vois là-bas je ne comprends pas comment ils ont fait.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

MATHIEU KASSOVITZ : Ah oui, je ne comprends pas comment ils ont fait. Et je n'aurais peut-être pas envie de les faire parce que c'est encore un autre, on est encore dans une autre dimension de cinéma. Mais il faut que je m'y colle. Il faut le faire, il faut toucher à tout.

JÉRÔME COLIN : Sa colère on la met où à Hollywood ? Parce que le petit punk de 10 ans et le mec qui sait faire « L'ordre et la morale » ici...

MATHIEU KASSOVITZ : Si tu veux être en colère à Hollywood...

JÉRÔME COLIN : Parce que vous êtes un être d'opposition. Non ? Vous aimez bien vous opposer aux choses.

MATHIEU KASSOVITZ : Je suis un être d'opposition quand je suis dans un milieu sur lequel j'ai mon mot à dire. A Hollywood je n'ai pas mon mot à dire. Je ne peux pas aller à Hollywood et dire vous êtes des cons ! Je ne peux pas le dire. Je peux être à Paris, bloquer à Paris et vivre dans un truc et dire qu'est-ce que vous me faites chier mais je ne vais pas voyager quelque part pour insulter les gens. Donc au contraire tu vas quelque part pour te calmer. Dès que je suis parti de France et que je suis aux Etats-Unis, je suis calme. Je reviens en France, ça bout.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue.

MATHIEU KASSOVITZ : Parce que c'est mon pays. C'est mon pays, c'est ma culture, je l'aime, je veux la défendre et si je ne peux pas la défendre et bien qu'ils aillent se faire enculer. Mais quand je vois ce que Sarkozy a fait en France pendant 5 ans, quand je vois comment les choses évoluent, comment le cinéma évolue, je ne suis pas super fier, je ne suis pas super fier d'être français. Quand je vois qu'en France on est choqué des réflexions qu'on peut avoir sur le monde, je dis mais vous êtes fous ! C'est la France. Si on ne peut pas douter en France, si on ne peut pas remettre en cause les choses en France, qu'est-ce qu'on fait ? Ça ne veut rien dire, c'est débile. Soit c'est le pays des lumières, soit c'est juste une succursale des Etats-Unis. Et là c'est un petit peu l'état d'esprit. On est vraiment, en tout cas dans le milieu du cinéma tu vois qu'il y a vraiment une volonté de faire comme les Américains et ça aussi je me suis dit bon, si je dois rentrer là-dedans, dans ce cinéma commercial, alors autant aller travailler directement chez les fabricants mais pas chez les distributeurs ou chez les sous...

JÉRÔME COLIN : La filiale.

MATHIEU KASSOVITZ : La filiale.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux



C'est cool de vieillir en vie !

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez prendre une boule là si vous voulez.

MATHIEU KASSOVITZ : C'est gentil, merci.

JÉRÔME COLIN : Les boules jaunes hein.

MATHIEU KASSOVITZ : Les boules jaunes ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Y'a une surprise.

JÉRÔME COLIN : Non.

MATHIEU KASSOVITZ : C'est quoi ?

JÉRÔME COLIN : Y'a des lumières.

MATHIEU KASSOVITZ : « C'est cool vieillir en vie ». Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est vous qui avez dit ça.

MATHIEU KASSOVITZ : Heu... oui.

JÉRÔME COLIN : Le jour de votre anniversaire sur Twitter. « C'est cool de vieillir en vie ».

MATHIEU KASSOVITZ : Oui. J'étais bourré. Oui, c'est cool, parce que moi j'aime bien vieillir.

JÉRÔME COLIN : Ça vous plaît ?

MATHIEU KASSOVITZ : J'adore.

JÉRÔME COLIN : En quoi ?

MATHIEU KASSOVITZ : La maturité, surtout comprendre l'univers qui t'entoure. Quand t'as 25 ans...

JÉRÔME COLIN : Oui mais en même temps quand tu as 25 ans tout bout. Et tu te sens en vie violemment.

MATHIEU KASSOVITZ : C'est exactement ce que cette phrase dit. Même à 45 ans je me sens en vie violemment.

JÉRÔME COLIN : Comment vous avez fait pour conserver ça alors qu'on sait que la plupart des gens perdent ça en route ?



Regardez la rediffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

MATHIEU KASSOVITZ : Ben il faut garder le feu et le feu tu l'as par la bagarre. Moi j'aime la bagarre, puis surtout la révolte. Quand ça ne passe pas, ça ne passe pas. Si ça ne passe pas quand tu as 12 ans ben ça ne devrait pas passer quand tu as 45 ans. Normalement.

JÉRÔME COLIN : Mais on sait que ça passe parce que la vie...

MATHIEU KASSOVITZ : Oui mais ce n'est pas parce que tu as de la... tu vois, après tu commences à gagner de l'argent et... Il y a deux choses : il y a les gens qui n'ont vraiment pas d'argent du tout et qui tout d'un coup en gagnent, ils ont deux réactions, soit ils continuent à être un petit peu ce qu'ils sont et évoluer avec justesse, se développer avec la capacité de faire un peu plus parce qu'ils ont plus de moyens, soit ils passent complètement de l'autre côté, c'est-à-dire que tout d'un coup ils ne veulent plus voir les pauvres. Il y a beaucoup de ça. Des gens qui tout d'un coup, dès que tu as la facilité tu te protèges.

JÉRÔME COLIN : L'argent ça a été un danger ?

MATHIEU KASSOVITZ : Tu te protèges de l'adversité. Euh... Non parce que moi j'ai 45 ans, j'ai une carrière mais je suis toujours... je n'ai pas de Ferrari, j'ai pas de trucs... j'ai qu'une maison, pour ma famille, mais je suis toujours en galère de blé. Donc je suis toujours en fil tendu, j'ai toujours des gros problèmes d'argent donc...

JÉRÔME COLIN : Vous avez besoin de bosser.

MATHIEU KASSOVITZ : J'ai besoin de bosser bien sûr mais surtout je n'ai pas eu encore l'occasion de me protéger complètement... J'ai des problèmes de riche et des problèmes de pauvre. Je n'ai pas encore la situation d'avoir que des problèmes riche.

JÉRÔME COLIN : Tant mieux pour vous ou tant pis ?

MATHIEU KASSOVITZ : Tant mieux. C'est ce que j'ai toujours voulu. Moi je dis je veux être millionnaire à 50 ans, je ne veux pas être millionnaire à 25 ans. Parce que si t'es millionnaire à 25 ans, qu'est-ce que tu vas faire du reste de ta vie. Par contre, tu travailles pour être millionnaires à 50 ans, t'apprécies vraiment. Tu vois ? Tu apprécies vraiment. Je ne veux pas une Ferrari maintenant, je veux une Ferrari plus tard. Quand je n'aurai plus l'âge de la conduire. Et j'en n'aurai plus besoin, donc je n'en aurai pas. Mais au moins je sais que j'aurais pu en avoir une et je sais que ce n'est pas important. Le but ce n'est pas d'avoir... L'important c'est le voyage jusqu'au résultat. Le résultat n'est pas... On s'en fout. Tu ne sais pas où tu vas en plus. Donc on verra plus tard.

JÉRÔME COLIN : Carrément.

Je serais très curieux de voir où elles seront les religions dans 500 ans !

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez en reprendre une. Ce n'est pas que des phrases de vous hein. Ne vous inquiétez pas. Si elles sont nulles vous les jetez dans le coffre.

MATHIEU KASSOVITZ : « Si tu ne participes pas à la lutte, tu participes à la défaite ».

JÉRÔME COLIN : Qui a dit ça ?

MATHIEU KASSOVITZ : Berthold Brecht. Tout à fait. Je pense que, là j'écoutais un scientifique qui parlait de religion et de la présence de Dieu dans le mysticisme général et de la force et de la présence de la science depuis 500 ans...

JÉRÔME COLIN : Qui a balayé Dieu ?

MATHIEU KASSOVITZ : Pour combattre ces mythes, et on arrive à, maintenant la science arrive à démontrer... c'est-à-dire qu'il y a 500 ans il y avait un éclair, on ne pouvait pas l'expliquer, donc on disait : c'est Dieu qui n'est pas content. Maintenant on sait expliquer les éclairs et chaque fois qu'on arrive à expliquer un peu plus...

JÉRÔME COLIN : Dieu disparaît un peu.

MATHIEU KASSOVITZ : On le recule de plus en plus dans les possibilités d'exister. Alors maintenant, comme on arrive à remonter, en physique quantique, à des instants infimes avant le big bang, on relègue Dieu à des, vraiment au dernier mysticisme possible. Et il disait : les gens religieux, les gens qui croient en Dieu, ce n'est pas un problème, le problème c'est qu'ils ne sont pas actifs dans le combat. Ils ne font pas partie de la science. Donc c'est des poids morts.



JÉRÔME COLIN : Oui, les gens de religion pourraient dire : les scientifiques ne sont pas actifs dans le combat des valeurs religieuses.

MATHIEU KASSOVITZ : Les gens de religion, ceux qui croient en une religion parce qu'ils ont besoin de convictions personnelles, je peux tout à fait comprendre, mais ceux qui s'enferment dans la religion sans prendre en considération la science, ils ne font pas de mal mais ils ne participent pas à l'avancée générale. Tandis que pour la science on a besoin d'un travail général. C'est comme mettre plusieurs ordinateurs en parallèle pour leur faire faire de plus gros calculs.

JÉRÔME COLIN : Mais vous dans votre vie vous avez l'impression d'avoir lutté pour quoi ? Des choses essentielles hein.

MATHIEU KASSOVITZ : Pour rester actif. Pour garder la tête ouverte à toutes les possibilités. Et quand on découvre le boson de Higgs ou quand on sait qu'on va avoir ces nouveaux accélérateurs de particules qui vont nous permettre d'approcher un peu plus la compréhension de notre univers, mais c'est super excitant. C'est cette avancée-là, cette avancée humaine qui nous permet de progresser en tant qu'être humain. Les religions je serais très curieux de voir où en seront les religions dans 500 ans. A mon avis on regardera les religions avec un petit sourire gêné.

JÉRÔME COLIN : Vous pensez vraiment que l'homme va cesser d'avoir besoin de foi et surtout d'avoir peur de mourir ?

MATHIEU KASSOVITZ : D'avoir peur de mourir, non. Mais peut-être qu'un jour il va comprendre et va l'accepter, ça va lui permettre d'avancer.

JÉRÔME COLIN : Vous acceptez ça, vous ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui. Je suis très curieux de mourir.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Je suis !... C'est la première fois qu'on me dit ça. Ah oui je suis très curieux de mourir.

MATHIEU KASSOVITZ : Non mais moi j'ai une phrase qui est à peu près similaire à celle-là. Je veux mourir vivant. Donc je veux rester actif jusqu'à ma mort. Je veux rester... Je veux continuer à prendre des risques, je veux continuer à découvrir des choses. Donc pour découvrir des choses il faut se remettre tout le temps... et puis tu gardes en dernier recours la possibilité d'un Dieu. Mais avant, au lieu de dire tout est Dieu et il y a peut-être la science, commençons à travailler la science et puis un jour on va découvrir que peut-être Dieu est à l'origine de tout ça. Mais pour l'instant on est en train de reculer au maximum et c'est dommage de rester sur ce vieux mysticisme et de ne pas participer à l'évolution générale.

J'ai 45 ans, j'ai encore la moitié de ma vie à vivre et c'est certainement la meilleure

JÉRÔME COLIN : Mais vous, vieillir et mourir ce n'est pas des choses qui vous chipotent. Au quotidien... Ce n'est pas des questions qui vous chipotent ?

MATHIEU KASSOVITZ : Non. Pas maintenant. J'ai 45 ans, je me dis qu'aujourd'hui j'ai encore la moitié de ma vie à vivre et c'est certainement la meilleure partie.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

MATHIEU KASSOVITZ : Parce que, encore une fois, tu as fini ton apprentissage, tu es en train de comprendre la vie à un niveau plus grand. T'as moins de problème avec toi-même. Quand tu as 25 ans tu ne sais rien faire, tu ne comprends rien, tu es en train d'apprendre.

JÉRÔME COLIN : Ça va. Oui. Vraiment ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui, je pense. J'ai adoré avoir 25 ans, 20 ans, sortir en boîte et tout ça, mais j'étais très malheureux à l'époque parce que je me disais c'est pas ça la vie, c'est pas sortir en boîte, déconner avec ses potes, c'est bien, il faut le faire mais il y a quelque chose derrière, forcément. Et puis tu as peur. Tu dis qu'est-ce que tu vas découvrir ? Où on va ? Donc quand tu as 45 ans, tu y es.



JÉRÔME COLIN : C'est quoi alors la vie ? Si ce n'est pas sortir en boîte avec ses potes et qu'il y a quelque chose derrière. C'est quoi ?

MATHIEU KASSOVITZ : La vie ça peut être tellement de choses.

JÉRÔME COLIN : La vôtre hein.

MATHIEU KASSOVITZ : Moi la vie c'est...

JÉRÔME COLIN : Où est-ce que vous avez trouvé du sens ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oh j'y trouve du sens dans quoi ? J'y trouve du sens dans l'observation, dans essayer de comprendre comment ça fonctionne, pourquoi on est là et essayer de remettre les choses un petit peu en perspective et puis d'intégrer tout ça à un niveau universel. Moi ce qui me passionne... moi je suis un geek, je suis un passionné de sens, je suis un très mauvais élève mais je suis...

JÉRÔME COLIN : Ça vous fascine.

MATHIEU KASSOVITZ : Mes meilleurs amis sont des scientifiques. J'ai eu la chance de travailler avec des cosmonautes, j'ai rencontré l'inventeur du multiprocesseur, j'ai rencontré des gens qui ont changé le monde. Ça, ça me fait bander. Ça m'intéresse. Les gens qui ont réussi... J'ai travaillé un petit temps sur un film, justement sur la science, j'ai réussi à dîner avec Stephen Hawking...

JÉRÔME COLIN : Qui est un mathématicien très célèbre.

MATHIEU KASSOVITZ : Un mathématicien, qui a mis en évidence le système des trous noirs par le simple fait de l'observation. C'est des mecs qui sont incroyables. C'est des gens qui regardent le ciel et qui se disent il doit y avoir quelque chose là, il y a un truc pas logique. Et comme tout le reste est logique, là ça doit rentrer dans cette logique-là. Donc il faut qu'il l'explique. Parce que tu peux observer, tu peux dire tiens, il doit y avoir un trou noir, mais si t'es pas capable de l'expliquer mathématiquement, si tu n'es pas capable d'avoir une formule... Tu vois, c'est comme un scénario de film, tu peux dire waww... tout le monde vient me voir en disant wawww il y a une histoire, mon père a vécu ça, ça ferait un super scénario, mais tant que tu n'as pas le scénario, tant que tu n'as pas la preuve que ça va faire un bon film, tu n'as rien. La science c'est ça. C'est que tu peux avoir la meilleure idée, la meilleure révélation scientifique, te dire ah, c'est comme ça que ça fonctionne, si t'es pas capable de l'expliquer par les mathématiques, t'as rien, et ça, c'est génial. C'est génial. Les gens qui peuvent passer leur vie à essayer de prouver que leur observation est juste. Et qui vont peut-être trouver que non.

JÉRÔME COLIN : C'est ce que vous faites aussi non ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui, avec beaucoup plus...

JÉRÔME COLIN : Non en tapant sur le même clou toute sa vie. C'est ce que vous faites, vous tapez sur un clou.

MATHIEU KASSOVITZ : Non ! T'as l'impression que je tape sur un clou ?

JÉRÔME COLIN : En tout cas les gens qui choisissent toute leur vie de faire le même métier, de recommencer toujours l'œuvre... C'est bien, oui ça s'appelle planter des clous.

MATHIEU KASSOVITZ : Non planter un clou à chaque fois... Tu plantes un clou, ça y est, il est planté, après tu vas en planter d'autres.

JÉRÔME COLIN : Oui.

MATHIEU KASSOVITZ : Non moi j'ai été révolté... quand t'as 20 ans déjà tu passes par des périodes en tant qu'adolescent, où t'es suicidaire, où t'es déprimé, où tu dis la vie ne vaut pas le coup d'être vécue... Donc tu ne comprends pas comment le monde fonctionne. Puis un jour tu commences à comprendre et ça te choque. Maintenant je comprends comment ça fonctionne donc je suis un petit peu à l'intérieur de la matrice et c'est assez agréable de voir comment ça fonctionne. Et puis surtout tu te rends compte que tu ne vas rien changer. Et puis tu te rends compte que même si tu changes quelque chose ça n'a aucune importance. Enfin si, ça a une importance, mais elle est tellement philosophique qu'il faut avoir une vraie vision humaniste pour te dire que voilà, tu fais un film, ce film va peut-être changer les perspectives d'un gamin...

JÉRÔME COLIN : C'est ce que vous avez fait.



MATHIEU KASSOVITZ : Et ce gamin c'est le gamin qui va plus tard développer une technique parce qu'il n'est pas devenu ce qu'il devait être, il est devenu quelque chose d'autre en partie à cause de ton film, et que cette technique, dans 500 ans, a été développée pour permettre aux hommes de sortir de la planète et d'aller visiter l'espace.

JÉRÔME COLIN : Quoi qu'il arrive ou en tout cas faire des gens différents.

MATHIEU KASSOVITZ : Voilà. Mais on l'a tous cette capacité de changer le monde. Parce qu'il suffit de sourire à quelqu'un dans la rue pour lui changer sa journée et lui permettre de penser différemment et de faire quelque chose qui va peut-être faire avancer le monde.

JÉRÔME COLIN : « Amélie Poulain », c'est ça ?

MATHIEU KASSOVITZ : « Amélie Poulain », pourquoi ? Pourquoi « Amélie Poulain » ?

JÉRÔME COLIN : Ben c'est ça non l'idée de « Amélie Poulain » non ?

MATHIEU KASSOVITZ : Vas-y.

JÉRÔME COLIN : C'est qu'il y a moyen de changer la vie des gens en étant bien.

MATHIEU KASSOVITZ : Voilà, c'est ça. Changer sa vie c'est aussi changer celle des autres. Et ces petites énergies infimes, de sourire à quelqu'un, ou d'écrire un bouquin, tout ça, c'est ces interactions-là qui font que le monde part dans un sens ou dans l'autre. Donc ça c'est super, c'est vachement agréable. Et puis se rendre compte que l'adversité, que le négatif comme le positif créent du négatif comme du positif. Il suffit de décider les choses comme une leçon mais sauf qu'on ne prend pas ça comme une leçon, on prend ça comme un échec. Donc si on prenait les choses comme des leçons on pourrait avancer plus facilement et puis dire tiens, « Babylone » qui a été un énorme échec, pour moi je suis sorti de là avec un énorme sourire.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui parce qu'après, tous les trucs, quand j'étais fini, que j'étais au milieu du tournage et que le film était dead, que c'était fini, ben quand j'ai compris ça je me suis dit ben ok, maintenant je vais apprendre quelque chose.

JÉRÔME COLIN : Quelle sagesse quand même, parce qu'effectivement... moi j'ai vu le documentaire...

MATHIEU KASSOVITZ : Ce n'est pas de la sagesse. Il est bien le documentaire, incroyable. Mais ce n'est pas de la sagesse, c'est de la survie. Parce que si tu ne te dis pas ça... si tu ne te dis pas ça et que tu te prends pour un artiste ben c'est fini, tu t'arrêtes. Déjà tu ne peux pas aller jusqu'au bout. Tu ne peux pas te dire un matin...

JÉRÔME COLIN : Mais qu'est-ce qui fait qu'un homme se dise : ce n'est pas un échec, c'est une leçon ?

MATHIEU KASSOVITZ : Un matin tu te lèves et tu te dis ben voilà les 5 ans de travail que j'ai mis dedans, le superbe scénario que j'avais écrit, tout ça c'est tombé à la flotte, et puis tu regardes la télé et tu relativises. Tu vois ? Tu regardes la télé, tu vas te promener en Afrique deux secondes avec une caméra, tu vois ce qui se passe ailleurs, et puis tu te dis bon ça va, je suis bien quand même. Donc... et puis surtout ton problème n'intéresse personne. Tu vois ? Tu peux être l'homme le plus malheureux du monde, c'est juste parce que tu te mets dans cette situation-là. Si tu arrives à retourner la situation, retourner le truc en disant c'est une leçon de vie. J'ai appris énormément. On apprend beaucoup plus avec les échecs qu'avec les succès. J'apprends beaucoup plus avec des mauvaises critiques qu'avec des bonnes critiques. Le problème c'est qu'il n'y a pas de bonnes mauvaises critiques. C'est rare de tomber sur des critiques cinéma et de se dire putain, le mec il est fort. Ça m'est arrivé quelques fois et c'était beaucoup intéressant de lire une critique intelligente négative d'un film, quand en plus elles sont intelligentes elles ne sont jamais complètement négatives parce qu'elles sont constructives, même s'il n'aime pas il t'explique pourquoi il n'aime pas et là tu te dis putain il a raison, je me suis planté. Tu vois ? Et ça m'est arrivé.

JÉRÔME COLIN : Ça vous est arrivé ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui ça m'est arrivé. Et j'ai applaudi des deux mains. Comme j'applaudis aussi des mecs qui arrivent à critiquer des choses que je ne pensais pas avoir mises dans le film, et c'est eux qui me le révèlent. Encore une fois dans la perspective de dire on n'est jamais au contrôle de ses propres films, les choses sont des accidents, pas des accidents dans la façon de les fabriquer mais aussi des accidents pour les gens de voir, d'interpréter ce que tu vas dire. Donc toi tu veux interpréter les choses d'une certaine façon, ils le prennent d'une autre manière, tu te dis tiens, c'est marrant, ce n'est pas ça que je voulais dire mais la façon dont ils l'ont pris est intéressante.





J'ai tourné dans un des plus beaux films de Spielberg, « Munich ».

JÉRÔME COLIN : Dans tout ce chemin de carrière, pourquoi par exemple vous acceptez de faire « Le guetteur » ? Vous qui n'aimez pas les films français des années 80, ça y ressemble dangereusement. Non ?

MATHIEU KASSOVITZ : Alors, c'est un réalisateur italien, c'est une production italienne, il y a une énergie différente du cinéma italien, historiquement on le sait, c'est quelque chose qui m'a toujours passionné, je suis un fan du cinéma italien des années 60, et on sait le bordel que c'était les tournages italiens, donc je me suis dit tiens, ça va être marrant. Le film qu'il avait fait avant était intéressant. Il y avait Auteuil, et puis il y avait un scénario qui tenait pas mal debout. Et puis, si on accepte d'être acteur, il faut être humble. On ne peut pas... en tant que réalisateur on peut être extrêmement prétentieux, parce que c'est ton enfant, même si tu le fais avec les autres ça reste... les techniciens c'est toi qui les choisis, donc c'est ta responsabilité, c'est toi... Quand tu es acteur, on te choisit, on te dit où aller, on te dit quoi faire, et tu dois obéir, donc si tu n'as pas cette humilité-là de dire je suis une marionnette dans la main de quelqu'un d'autre, tu ne peux pas vraiment... ça ne sert à rien de faire ce métier. Donc moi comme j'ai la chance d'être réalisateur, d'être au contrôle de mes trucs, quand je suis comédien je me lâche, je me dis on y va et... - je crois qu'il va continuer – Je me dis on y va, on lâche, on va voir ce que ça va donner, et ce qui est pas mal c'est que ce n'est pas ma responsabilité. Donc tu peux faire un film, participer à un film, être sur un projet... moi j'ai toujours voulu, quand j'étais petit mon rêve c'était qu'un film de Spielberg sorte le jour de mon anniversaire. C'était mon grand rêve.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

MATHIEU KASSOVITZ : Oui. Et je me rappelle, « Hook » est sorti un 8 août et mon anniversaire c'est le 3. Donc c'était assez proche. J'ai passé la journée dans le cinéma. Ce n'est pas un très bon film « Hook » en plus. Et la seule chose que je me suis dite, j'avais 13, 14 ans, non j'étais plus vieux, mais je regardais le générique et je disais putain, je veux mon nom au générique. Je veux mon nom au générique dans ce film de Spielberg. Même en tant que balayeur, mais je veux participer à ces films-là. Je veux participer à ces grands films.

JÉRÔME COLIN : Et vous l'avez fait.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux

MATHIEU KASSOVITZ : Encore une fois pas en tant que décisionnaire, c'est lui qui m'a choisi, ce n'est pas moi qui l'ai choisi mais quand c'est arrivé c'était étonnant.

JÉRÔME COLIN : C'est magique, parce que le gamin c'est dit j'aimerais bien jouer dans un film de Spielberg et vous vous trouvez dans « Munich ».

MATHIEU KASSOVITZ : Pas seulement le gamin s'est dit j'aimerais bien être dans un film de Spielberg, en plus j'ai mis fin à ma carrière d'acteur en disant : je ne veux plus jouer parce que j'ai besoin de me consacrer en tant que réalisateur et on m'a dit vraiment ? J'ai dit oui sauf si Spielberg m'appelle. Et un an plus tard Spielberg m'appelle. Et en plus je suis dans un film de Spielberg dans un de ces plus beaux films, un de ces films les plus importants, sur un sujet qui me passionne et j'ai une scène dans le film où je dis exactement ce que moi je dis en tant qu'être humain et en tant que Juif. Nous en tant que Juifs on n'a pas le droit de faire ça. Et si je suis contre ce qui se passe en...

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que vous dites ?

MATHIEU KASSOVITZ : Je suis contre ce qui se passe avec l'Etat d'Israël et ce qui se passe en Palestine, c'est que si on est vraiment le peuple élu on ne peut pas marcher sur les autres, on ne peut pas se permettre de faire ce qu'on nous a fait. On ne peut pas mettre des barricades, on ne peut pas mettre des murs, on ne peut pas tirer sur des enfants, on ne peut pas faire ça ! Pourquoi ? Parce qu'au bout de 5.700 ans on a dit maintenant il nous faut une terre ? Parce qu'il y a eu la Shoah et qu'on a besoin de se protéger ? Ce qui ne veut rien dire puisque maintenant ils savent exactement où on est, donc c'est débile. Et on est prêt à marcher sur les autres ? Parce qu'on nous a marché dessus ? Et c'est notre seule défense ? De dire oui, oui, maintenant on a assez souffert, maintenant on fait souffrir les autres ! Philosophiquement c'est l'inverse de la judaïcité. C'est l'inverse. Ce qui est intéressant dans le judaïsme c'est la philosophie qui est derrière. C'est plus une philosophie qu'une religion. La Thora c'est une philosophie. Il n'y a rien de vrai dedans. On parle de gens qui vivent pendant 5.000 ans, on parle de catastrophes naturelles qui n'ont jamais existé, c'est de la philosophie pour nous permettre, pour nous donner des lignes de vie. Mais si on n'est pas capable nous en tant que Juifs de se remettre en question, de se dire quoi, on est le peuple élu mais malgré tout on va décider que maintenant ça suffit ! Non. Il n'y a rien de plus beau que la diaspora, on est dans le monde entier. On n'a pas besoin de... t'es juif à l'intérieur.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous dites : je ne peux pas dire ça en tant que Juif ?

MATHIEU KASSOVITZ : Parce que tu te fais traiter d'antisémite. Tu te fais traiter d'antisémite. Ça prend deux secondes pour te faire traiter d'antisémite. Si vous mettez ça dans le commentaire, vous allez voir les réactions.

JÉRÔME COLIN : Vous pensez ?

MATHIEU KASSOVITZ : Peut-être pas la façon dont je me suis exprimé là, mais en France par exemple si tu t'exprimes comme ça, oui, tu vas te faire défoncer par les Juifs. Je ne crois pas en Dieu donc je suis juif par les blagues hein, il n'y a que la culture juive qui m'intéresse, je ne peux pas croire en la religion, je ne supporte pas, ce n'est pas des Juifs ces gens-là. Les Hassidiques qui se promènent avec des uzis et qui sont prêts à tirer sur des Arabes, ce n'est pas des Juifs, c'est des enclés. C'est des enclés, c'est des nazis. Donc... Je ne sais plus pourquoi on parle de ça...

JÉRÔME COLIN : « Munich ». Comme quoi Spielberg hein !

MATHIEU KASSOVITZ : Donc j'ai eu la chance dans « Munich » de faire... la dernière scène pour moi, la dernière scène de mon personnage, je dis à l'autre : on ne peut pas faire ça, pas nous. On est juifs. Si les autres veulent le faire, qu'ils le fassent, nous on ne peut pas. Ou alors on n'est pas le peuple élu. Alors si on n'est pas le peuple élu, fermez votre gueule. J'ai eu beaucoup de chance. J'ai fait « Amen », sur le même sujet. C'est la même chose.

JÉRÔME COLIN : Donc en tant qu'acteur, vous vous êtes mis au service mais vous avez fait des choses importantes. Vous parlez de « Amen », vous parlez de « Munich »...

MATHIEU KASSOVITZ : J'ai eu beaucoup de chance. Ce qui m'emmerde aujourd'hui parce que quand je lis des scénarios, ben maintenant pour retourner sur un « Munich », pour retomber sur un « Amélie », pour retomber sur un « Amen », pour retomber sur un « Regarde les hommes tomber », c'est dur. Je suis un enfant gâté. Et donc après je commence à faire mes caprices.

JÉRÔME COLIN : C'est bien comme conclusion ça, non ?



MATHIEU KASSOVITZ : Je crois. C'est bon, on est arrivé ?

JÉRÔME COLIN : A fond.

MATHIEU KASSOVITZ : Merci beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Un grand merci en tout cas.

MATHIEU KASSOVITZ : Meilleur chauffeur de taxi du monde !

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ? Ça a été un plaisir.

MATHIEU KASSOVITZ : En tout cas de tout Bruxelles.

JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup.

MATHIEU KASSOVITZ : Très agréable.



Regardez la rediffusion d' Hep Taxi ! avec Mathieu Kassovitz, le dimanche 23 septembre sur la Deux